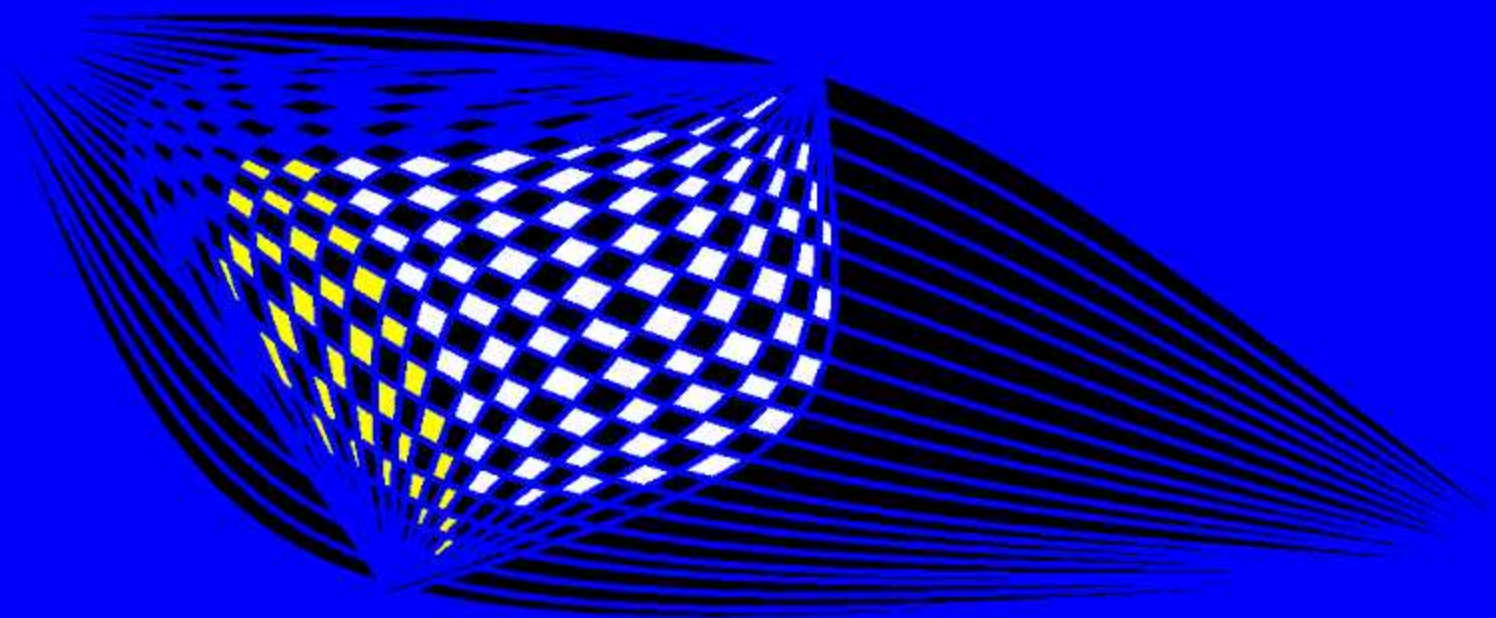




Progetto Di.Re.

Une fleur d'Israël – t. II

di Giulietta Pezzi

14.

UNTE

FLEUR D'ISRAËL

2
B.

E
3
RAIDENSE



UNE FLEUR D'ISRAËL

UNE
FLEUR D'ISRAËL

PAR
JULIETTE PEZZI

Quando mi cercherai un mattino
più non mi troverai.

TOME II.

MILAN
IMPRIMERIE GUGLIELMINI.
—
1847

CHAPITRE DOUZIÈME.

Au frais de l'Auteur.



Dès qu'Ariel fut tout-à-fait hors de danger, et que le médecin eut annoncé prochaine une heureuse convalescence, la Sylvia commença à se reprocher quelque peu sa brusquerie à l'égard de de Shaül, dont elle se rappelait, avec un certain attendrissement, les mille prévenances, fort de son goût, qu'il n'avait cessé de lui prodiguer en toute occasion. Aussi, après une mûre délibération avec elle même, se décida-t-elle à lui écrire, en l'engageant, du ton le plus gracieux qu'elle put tirer de ses souvenirs, à se rendre auprès de sa fille, en ce moment en état de le recevoir.

Le comte avait subi son bannissement de chez Ariel avec des transports de fureur, que Paul Beer n'avait réussi qu'à grande peine à empêcher qu'ils n'éclatassent au dehors par des folies; aussi, à la réception du billet de la Sylvia, n'eut-il garde de faire le fier et le pointilleux. Ariel le reçut avec une sorte de contrainte, qu'elle cherchait néanmoins à cacher de son mieux; car, si depuis quelque tems elle se doutait de ce qui se passait réellement dans le cœur du comte par rapport à elle, de son côté elle redoutait, plus que toute chose au monde, qu'il n'eût aussi à deviner ce qui se passait à cette heure dans le sien par rapport à Paul Beer.

Mais le comte, tout entier au bonheur de la revoir, à la joie de s'assurer, par ses yeux, du triomphe de la jeunesse et de la beauté sur la mort, qui avait failli lui ravir à jamais ce bien qui, depuis plus de deux ans, est toute son espérance, et qui a fini par devenir une nécessité âpre et poignante de sa vie, le comte, dis-je, ne s'aperçut pas d'abord de la froideur mal comprimée d'Ariel.

Néanmoins, après quelques jours, il en demeura frappé; et quand, dans l'espoir, peut-être, d'un heureux résultat, il voulut s'imposer la

tâche difficile d'un examen calme et raisonné, il ne lui fut plus possible de s'abuser encore à cet égard. Alors, deux sentiments, également difficiles à dissimuler, se disputèrent son existence; l'un prenait sa source dans son amour, l'autre dans sa vanité blessée.

S'imaginant déjà voir tous les yeux fixés sur lui, se croyant désigné à la raillerie publique, ou sur le point de l'être, mordu au cœur par cette jalousie, qui, pour être indéterminée, n'en est que plus intolérable, de Shaül perd à-peu-près la tête, et dans le but d'en imposer en quelque sorte à la foule, à Ariel et, je dirai presque, à soi-même, le voilà tout-à-coup se jeter dans une sorte de lutte politique, aussi inconsiderée que puérile. D'un jour à l'autre il se met à fréquenter sans ménagement, lui, sujet autrichien, l'ambassade française, étant de toutes ses fêtes, de ses diners bruyants, où plus d'un toast est porté à la gloire des armes françaises et à l'anéantissement de tous les trônes.

Sur ces entrefaites, une lettre anonyme, qu'il reçut, acheva de l'égarer. Écrite avec toute la verve de la méchanceté spirituelle, cette lettre qui commençait par des compliments très lestes sur son bonheur de jadis auprès de la canta-

trice, passait ensuite à un ton ampouleusement sentimental, pour détailler, avec l'ordre plus scrupuleux, les moindres circonstances qui se rapportaient à la maladie d'Ariel, depuis le moment où elle était tombée évanouie sur la scène, jusqu'à celui où le comte avait été rappelé auprès d'elle, après avoir subi l'arrêt qui l'avait expulsé pour quelques jours de sa présence. Chaque phrase, chaque mot dont l'écrivain anonyme s'était servi pour détailler ses faits, qui en eux-mêmes n'offraient rien qui ne fut connu du comte, étaient cependant si bien calculés, qu'il en résultait, pour ce dernier, un rôle d'un ridicule achevé. L'épître était close par ces lignes :

« Du reste, ayez bon courage, cœur trop sensible, car si la petite a pu être d'assez mauvais goût pour se laisser séduire instant par une soyeuse chevelure et des yeux de vingt-quatre ans, en comparaison à des raisonnements spécieux, auxquels vous l'aviez habituée, sa mère et son frère sauront bien la ramener à la raison. Et peut-être plus tôt que vous n'osez l'espérer, votre *fidèle ami* lui-même conduira de nouveau à vos pieds la brebis égarée, qu'au jour du malheur il a porté dans ses bras avec un dévouement sans bornes. »

Cependant, si un tel écrit avait enfoncé plus avant le dard empoisonné qui déchirait déjà l'âme du comte, il est juste de dire à sa louange, qu'il n'eut pas même la velléité d'un soupçon qui pût faire injure au caractère de son ami et à la conduite d'Ariel.

En attendant, Paul Beer, qui s'apercevait des imprudences multipliées de de Shaül, tâchait de lui faire comprendre que sa conduite allait lui préparer infailliblement des chagrins, auxquels il ne pourrait réparer ensuite avec facilité; mais, entraîné par la force des circonstances, dans le courant dangereux contre qui son caractère peu rassis ne savait opposer aucune digue, le comte ne voyait, n'écoutait plus rien; l'idée toujours fixe sur un seul point, qui était celui de vaincre, par un air de supériorité, le ridicule dans lequel sa malheureuse passion pour Ariel l'avait jeté, et d'en imposer, par ce moyen, à autrui sur ce qui se passait réellement au fond de son âme.

Cependant, un matin, Paul Beer le vit arriver chez lui, un papier à la main, agité par la plus violente colère.

C'était son oncle, conseiller aulique à Vienne, qui, par courrier extraordinaire, lui mandait qu'au moment où il prenait la plume pour lui écrire, il ne faisait que de rentrer d'un cercle

de la cour. D'abord accosté, lui disait-il, par son souverain d'une manière tout-à-fait gracieuse, après quelques phrases de peu d'importance, tout-à-coup l'empereur, en le regardant fixement d'une façon très significative, lui avait demandé des nouvelles de son neveu, en ajoutant, après une pause de quelques secondes :

« Du reste, cher conseiller, le comte de Shaül
« ferait bien de quitter Venise, dont à l'heure
« qu'il est, l'air ne lui convient nullement d'a
« près ce que j'en sais; de manière que je me
« flatte de le voir briller parmi notre fidèle no-
« blesse, au prochain bal, qui dans dix jours
« aura lieu dans l'appartement de l'impératrice. »

Et sur cela, le souverain s'était éloigné, en lui lançant un regard qui en avait dit assez pour qu'il ne perdit pas un instant à l'instruire de la chose.

Lorsque Paul Beer sut de quoi il était question, il laissa d'abord au comte le tems d'exhaler la première effervescence de sa bile en imprécations, en projets insensés, en fureurs nerveuses; quand il le vit en état de l'écouter, il prit la parole :

— Mon ami, lui dit-il, votre projet d'aller

prendre service dans l'armée française, conduite par Bonaparte, aussi bien que celui d'aller simplement en France comme réfugié, n'est pas, selon moi, compatible avec le devoir qui vous lie à votre patrie. Considérez donc que les Français sont engagés dans une guerre à outrance avec le souverain sous lequel la Hongrie est rangée, de sorte que dans le premier cas vous pourriez, d'un jour à l'autre, vous trouver forcé à marcher contre elle; et dans le second, de ne savoir de quel côté tourner vos vœux, et laquelle des deux vous devriez maudire, de la défaite ou de la victoire, qui affecterait également ou vos compatriotes, ou vos protecteurs hospitaliers.

« Tous vos biens, dont deux tiers se rapportent à des terres, que le droit de féage rend dépendantes de l'Autriche, sont en Hongrie; de sorte que vous ne pourriez vous soustraire aux lois de la première qu'en perdant, non seulement ces mêmes biens, dont vous pouvez faire un noble usage, mais vous vous ôteriez par là les moyens de faire germer, parmi vos serfs et vos dépendants, les principes régénérateurs que vous avez embrassés, et pour lesquels il est nécessaire de travailler non brillamment, mais solidement. Et ces mêmes serviteurs, vos égaux devant Dieu, qui vous ont été confiés par une de ces

mystérieuses lois de la providence, qui veut peut-être ménager à une partie de ses créatures le mérite de la justice et de la charité, et à l'autre celui de la reconnaissance et de la résignation, ces mêmes hommes, dis-je, dont le bonheur devrait vous être aussi sacré qu'un dépôt duquel dépendrait l'avenir de vos propres enfants, en vous perdant, se verraient exposés à la chance de tomber sous une domination cruelle et démoralisatrice.

« Si vous avez commis des imprudences, qui ont été cause du désagrément qui vient de vous arriver, vous avez agi plutôt en enfant qu'en homme, de sorte que le châtiment ne peut s'étendre bien loin dans l'avenir; aussi, m'est-il d'avis que mieux vaille le supporter avec docilité, que de s'essayer dans une lutte qui n'aboutirait à autre chose qu'à vous prouver votre impuissance. Je vous adjure donc, au nom de l'amitié et de la fraternité qui nous lie, de suivre mes conseils et de partir pour Vienne sans retard, du moment qu'une telle démarche n'est pas, à l'heure qu'il est, ni contraire à votre dignité d'homme, ni à aucun devoir attaché aux principes que nous avons choisi librement, et que nous avons juré de suivre, sans que l'infortune ou la prospérité puisse avoir la moindre

influence sur eux. Néanmoins, si la raison fait naître en vous d'autres considérations propres à contrebalancer celles que j'ai exposées, faites-les moi connaître, et je vous promets de me donner pour vaincu si je me sentirai de l'être en effet. Mais dans le cas contraire, dites, puis-je aussi compter sur votre docilité?

De Shaül baissa son front, où l'expression d'un morne abattement venait de succéder à celle de la colère, et en serrant la main que Paul lui tendait, répondit avec effort:

— Dans deux heures je serai en route pour Vienne.

Cependant la maladie d'Ariel avait manqué de révolutionner Venise, ce qui ne surprendra nullement les personnes qui ont expérimenté les mœurs venitiennes; car l'on peut affirmer, sans crainte de tomber dans l'exagération, qu'aucun peuple de la terre n'est plus amoureux de divertissements que celui de Venise, et pendant la saison du carnaval il serait plus aisé d'ôter à la tête des nobles sa fumée aristocratique, et aux pauvres leur pain gagné péniblement jour par jour, que de priver les uns du théâtre de l'opéra, et les autres des *casotti* du quai des Esclavons. Or, la Fenice sans *prima donna* était un scandale qui allait au delà de ce qu'aucune Excellence

aurait jamais pu supporter ; aussi, à l'expiration de la première semaine, depuis que la cantatrice se trouvait dans l'impuissance de remplir les conditions de son engagement, une commission fut organisée à la hâte, et envoyée à Milan afin de traiter avec le grand théâtre de cette ville, pour la cession d'une entre les deux premières cantatrices qui étaient à sa disposition en ce moment.

C'était surtout la Marietta Seforina que les Vénitiens convoitaient. Fille d'un perruquier de Bergame, cette jeune personne venait de débiter à Milan avec un succès, auquel sa belle voix de contralto et ses yeux fripons promettaient un avenir.

En tout tems Milan l'opulente a trouvé que le métal monnayé était une bonne institution, et l'ancien proverbe, appliqué aux Lombards, est plein de logique et de philosophie. Les Vénitiens, qui sont en cela l'opposé parfait de leurs voisins, offrirent une considérable indemnisation en bons ducats de Saint-Marc aux propriétaires des loges de la Scala pour qu'ils ne s'opposassent point au traité, auquel l'entrepreneur consentait ; et comme d'ailleurs la ville était un peu préoccupée de l'approche de Bonaparte, l'on voulut bien être généreux ; on céda Marietta, en accep-

tant l'indemnité. De cette manière la cantatrice fut dûment conquise à la République.

La nouvelle *prima donna* débuta à la Fenice dans un opéra bouffe de Fioravanti ; sa cavatine : *Chi vuol la bella rosa*, chantée avec accompagnement d'orchestre, aussi bien que d'un mouvement d'épaules, tout-à-fait particulier, valut à Marietta une si éclatante faveur du public, que dès lors personne ne songea plus à regretter Ariel, l'artiste Shaksperienne, qui l'avait pour un instant transporté jusqu'à la sphère de l'idéal.

Cependant, deux hommes, parmi ceux qui se piquaient de donner le ton à Venise, n'avaient point, comme tout le monde, déserté l'hôtel de la malade ; chaque jour ils s'y rendaient ensemble avec une fidélité scrupuleuse ; et non pas pour demander simplement des nouvelles sur son état, mais, tâchant de recueillir, par ci par là, soit des maîtres, soit des serviteurs, voir même des passans, des détails sur les moindres choses qui se rapportaient à son intérieur domestique, commençant du pot-au-feu, et s'arrêtant.... Dieu seul peut connaître les limites de l'avidité du savoir parmi les hommes. Ces deux personnages, auxquels les affaires d'Ariel tenaient tant à cœur, l'un, et le plus zélé, était

le patricien Alvisé, l'autre son Inséparable, Zan Marco.

A notre avis, tout homme, grand ou petit, spirituel ou sot, bon ou méchant, froid ou passionné, contient en soi le germe d'un instinct, qui, moyennant un long exercice, acquiert un développement supérieur à celui de tous les autres, de manière qu'il vient à les dominer, et les force à une sorte de passivité en faveur de son active domination, à lui. Or, parmi le nombre incalculable de ces germes innés avec la nature de l'homme, et qui de degré en degré peuvent le conduire jusqu'à la frénésie, nous comptons la Curiosité.

Lecteur, ne vous êtes vous jamais par hasard rencontré avec une personne véritablement curieuse? Dans le cas affirmatif, vous n'aurez point de peine à convenir que c'est-là l'être à la fois le plus drôle et le plus dégoûtant que le soleil de notre globe civilisé puisse éclairer.

Le curieux ne recule devant aucune difficulté; et quoique naturellement lâche, il peut même surpasser sur sa peur, lorsque sa passion dominante est en jeu. La trahison, la basse flatterie, la calomnie hideuse, la rempante hypocrisie, l'infâme espionnage, tout lui va, tout lui est propre; et s'il croyait trouver dans le sang de ses pro-

ches le secret qu'il convoite, le curieux saurait, dans le silence des nuits, dans la confiance des foyers domestiques, leur en tirer quelques gouttes, sauf de le boire ensuite pour dénier, avec plus d'assurance, l'action qu'il a commis.

Ariel était en pleine convalescence lorsque s'effectua, d'une manière aussi subite qu'inattendue, le départ de Venise du comte Shaül. Un tel événement, dont personne ne soupçonnait la cause véritable, donna lieu à mille suppositions parmi les gens du beau monde, qui ayant d'abord oublié Ariel pour quelque chose de plus récent, à cette heure que le carnaval était fini, et les intrigues qui se nouent pendant cette saison, exploitées, se trouvaient fort heureux de trouver tout-à-coup un vaste et nouveau champ à défricher à son profit. Et sur cela, voilà toutes les cervelles prendre l'essor! Chaque individu se met en campagne, et tous jurent d'apporter, en manière de tribut à la masse, une gerbe au moins de ce qu'il aura glané.

Dès lors, Alvisé, dont le talent pénétratif jouissait d'une réputation sans bornes, acquit une importance presque fabuleuse, d'autant plus que l'on n'ignorait pas sa fidélité à l'hôtel de la cantatrice. Tout le monde s'empressait autour du patricien, et ce n'était qu'avec une sorte de

crainctif respect, que l'on osait interpreter l'œil elignotant et le sourire équivoque de ce nouvel oracle. Mais voilà que pour la première fois de sa vie, Alvisé fait le discret, détourne les regards des regards interrogateurs, sourit d'un air moitié capable, moitié railleur, à propos de ce qu'il entend débiter au sujet de l'un ou de l'autre personnage impliqué dans cette fameuse histoire, et lorsqu'une jolie femme le cajole en lui faisant part du peu qu'elle a pu recueillir pour son compte, il se contente de laisser tomber quelque parole, comme: Vous n'y êtes pas... ne me forcez pas à rompre un serment... j'ai promis... que voulez-vous? cette petite friponne d'Ariel veut ce qu'elle veut... etc., etc. Zan Marco était peut-être le seul qui ne fût pas dupe de cette comédie d'Alvisé. Au début de l'affaire, lorsque le patricien en était encore à agir pour le compte de sa propre curiosité, et avant que les difficultés n'eussent donné à celle-ci une complication incalculable, Zan Marco avait toujours accompagné son ami dans ses visites chez la malade, et avait été à la fois témoin et complice des ses efforts de ce dernier, pour trouver le mot de ce qu'il jugeait être une intrigue entre Ariel et Paul Beer. Mais, peu à peu, lorsque Alvisé avait vu ses menées, ses ruses, ses in-

ventions de tous genres, les plus drôles et singulières tomber à vide, de manière à le piquer plus fortement au jeu, il avait fait son possible afin que personne, si ce n'est lui même, ne fût au fait de ces continuels mécomptes; aussi s'était-il mis dès lors à travailler de son mieux à se défaire de son Inseparable. Celui-ci cependant n'avait pas été dupe des prétextes qu'Alvisé avait tâché de lui faire agréer depuis quelque tems pour atteindre ce but; aussi, tout en ayant souvent l'air le plus éconduit du monde, sous ce rapport Zan Marco jouait, auprès d'Alvisé, le rôle que ce dernier s'était donné à l'égard d'Ariel; avec la seule différence, que Zan Marco, plus heureux dans les résultats de son espionnage, dès qu'il était parvenu à quelque bonne découverte, n'avait rien de plus pressé que d'en faire part au patricien lui-même, pour se donner l'amusement de voir son dépit mal dissimulé à l'idée que le secret de ses *fiaschi* n'en fût pas un pour tout le monde.

Aussi ce fut pour Zan Marco une véritable bonne fortune, que cet éveil de la curiosité publique, qui mettait en évidence son cher Alvisé d'une manière tout-à-fait éclatante; car dix fois par jour il pouvait lire, sur le visage de ce dernier, le supplice intérieur qu'il ressentait chaque

fois que, voulant à ce propos jouer l'oracle, il le voyait, lui, Zan Marco, venir lentement se placer à ses côtés et ricaner sous cape... Cependant, Zan Marco se contentait de cela, et la hache, qu'Alvise sentait suspendue en ce moment sur sa tête, demeurait toujours, comme celle du tyran de Syracuse attachée à son fil... Car, parler, déclarer et prouver l'ignorance du patricien sur la grande affaire en question eût été d'une maladresse inconcevable pour un homme aussi paresseux et ennuyé que Zan Marco, à qui peut-être il ne se présenterait pas une seconde occasion pendant le reste de ses jours, de trouver un divertissement d'une nature aussi châtouilleuse pour son goût, que celui-ci que le hasard venait de lui ménager. Aussi, à l'exception de ce ricanement, qui faisait suer Alvise à grosses gouttes, ce dernier ne pouvait en conscience rien reprocher à son ami, ni trouver le moindre prétexte pour l'accuser de déloyauté, voir même, d'indiscrétion.



CHAPITRE TREIZIÈME.



Déjà quelques bouffées d'haleine printanière effleuraient les bords humides des lagunes, répandant dans l'air ce parfum, qui plonge l'âme dans la langueur, et semble la disposer à une vague tendresse, et Ariel commençait aussi à se rattacher, sous l'influence des regards de Paul, à la vie et au bonheur; semblable à ces fleurs qui en entrelaçant leurs tiges délicates et flexibles à la dentelle des balcons mauresques, relèvent avec une sorte de tendre orgueil leurs têtes rajeunies, et défient ainsi l'orage et la brume, qui ne peuvent plus les atteindre. Cependant la maladie avait laissé à la cantatrice une exal-

tation nerveuse, qui l'empêchait de reprendre, pour le moment, ses travaux au théâtre.

Paul Beer était très fort sur le piano, et composait avec grâce et facilité; souvent, le soir, lorsqu'ils se trouvaient ensemble, seuls et légèrement agités, le jeune homme disait à Ariel: Voulez-vous que nous fassions de la musique? et alors ils se mettaient au piano, et la cantatrice, dont la voix était encore un peu voilée et incertaine, trouvait cependant en ces moments-là de tels accents qu'elle même en tressaillait. Ce fut ainsi qu'un soir ils composèrent ensemble, sans oser se rendre compte de ce qu'ils voulaient se dire, les paroles suivantes, dont la musique les fit pleurer.

Fitto pur sempre ho nel pensiero
L'ora, il momento del dì primiero
Che a me venisti: quale dolcezza
Lenì l'amaro di mia tristezza!
Fu la tua voce che mi rapì;
Avrei voluto morir così.

Era una notte. — di' te' n sovviene?
Dai mali nascono celesti beni,
L'anima mia parvemi dire:
Accolsi trepida questo predire,
Ed or ripeto a tutto dì:
Parlami, ah! parlami sempre così.

Qual fior succiso, era il mio core,
Da te riebbe palpito e ardore;
Già tutto m'eri, salute e vita,
E ancor io stava non avvertita;
Per me, pensava, tutto finì
Per sempre. — Eppure non fu così.

O tu bell'anima, che m'accogliesti
Pietosamente e mi stringesti
A te, mi salva da nuovi affanni,
Nè mi lasciare col volger d'anni;
Per te ogni duolo da me partì —
Oh tiemmi teco sempre così.

Ciò che qui ferve, nel nostro petto,
Ignori il mondo. Talor più eletto
Olezza il fiore d'ignota sponda,
E là più pura trascorre l'onda;
Di luce amore non si nodrì:
Viviamo sempre, sempre così.

Ma se dovesse... Signor, non sia!
Quella suonare, come agonia,
Ora tremenda che dir non oso,
Dal freddo speco del mio riposo,
Sien benedetti tutti i tuoi dì,
M'udrai pur sempre ridir così.

En attendant, Alvisé, bien loin de se décourager dans son entreprise, ne devenait que plus ardent à sa poursuite; c'était à cette heure une

espèce de duel à mort entre lui et les affaires d'Ariel, et eût-il du y laisser le bout de son nez pointu, il était bien déterminé à ne point lâcher prise. Après avoir passé plus d'une nuit enfoncé dans sa gondole, qu'il fesait stationner sous les arcades du Pont des Barcajoli, près duquel logeait la cantatrice, ayant un jour fait la découverte d'un grenier, dont la lucarne était placée de manière à permettre de sa hauteur de dominer dans l'appartement de la dame, le patricien crut avoir enfin trouvé la clef d'or du cabinet des fées ; aussi n'eut-il rien de plus pressé que de se rendre chez le propriétaire du local pour se le faire céder, sans en marchander le prix.

La saison engageait Ariel à tenir les fenêtres de chez elle ouvertes pendant la journée entière ; dès que l'aurore aux doigts de rose déployait son voile lumineux aux yeux des mortels, installé dans son belvédère, entre les souris et les chats, en verve de galanterie du quartier tous éblouis de se trouver en si noble compagnie, notre patricien, une immense lunette d'approche collée aux yeux, ne quittait son poste que lorsque l'intérêt même de l'affaire qui l'y retenait, réclamait sa présence ailleurs ; mais le pauvre sire avait beau s'arracher les yeux pour

courir sur les traces d'Ariel, aussitôt qu'il l'apercevait en train de sortir, soit à pied, soit en gondole, se morfondre à la belle étoile et se rôtir sous les embrassements réitérés du soleil, il n'avancait pas d'une coudée dans son chemin, et il en était toujours au même point d'où il était parti.

Cependant tout en étant l'ombre invisible d'Ariel par un de ces prodiges, dont on ne saurait donner le mot, le patricien l'était également de Paul Beer, qui suivait naturellement un tout autre cours d'occupations que la cantatrice qu'il ne voyait que le soir pendant que sa porte était ouverte à ses autres connaissances qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir.

Alvise n'avait pas eu beaucoup de peine à s'assurer que le jeune allemand n'avait en rien altéré ses anciennes habitudes, et qu'il allait toujours avec la même régularité chez les Juives de Castello. D'après cela une idée se présenta tout-à-coup à l'imagination du Vénitien.

— Ah ! se dit-il à lui même, si je pouvais me procurer le moyen, tout en me tenant à l'écart, d'avoir un œil dans le ménage de ces femmes !

Alvise connaissait de vue le juif Samuel, celui-là même, dont Gelsomina avait refusé la main, et qui, plus amoureux que jamais de la

jeune fille, malgré ses rigueurs, et d'ailleurs toujours un peu protégé par Mara, ne s'était nullement relâché de ses assiduités auprès d'elles.

Très riche, bon et confiant, mais d'un caractère faible et vaniteux, Samuel ne supportait qu'avec une amère anxiété cette sorte de mépris que les préjugés faisaient peser sur sa caste malheureuse ; aussi avait-il le tort tout en étant sincèrement attaché au culte de ses pères, d'aspirer à des connaissances, à des sociétés en dehors de ses corréligionnaires ; ce qui souvent lui avait attiré des humiliations cruelles, qui cependant n'avaient pas eu le pouvoir de le guérir de sa puérile fantaisie.

Alvise se mit à fréquenter le café où Samuel allait habituellement, lui fit d'aimables avances, et bientôt l'intimité s'établit si bien entre eux, que l'amoureux Juif vint à parler à son nouvel ami de Gelsomina, et du peu de succès que sa passion semblait obtenir.

C'était-là qu'Alvise l'attendait. Cependant le patricien était trop fin et rusé pour attaquer de front et tout d'un coup la foi honnête et pure, que Samuel nourrissait à l'égard de la petite famille de Castello, et qui s'étendait jusqu'à Paul Beer. Les égards pleins de tendresse que ce dernier avait pour Mara, et la vive et fran-

che affection qu'il témoignait à Gelsomina, bien loin de faire naître dans l'esprit du Juif des soupçons injurieux, avaient aidé au contraire à augmenter, par le sentiment de la reconnaissance, cette espèce d'adoration respectueuse, que le jeune homme lui avait inspiré dès les premiers moments qu'il s'était offert à sa vue.

En attendant, Samuel ne cessait d'entretenir Alvise de son amour et de la froideur qu'il en recevait en échange. Un jour, où ce sujet venait d'être abordé par Samuel avec plus d'amertume que jamais, Alvise lui dit tout-à-coup, en le fixant avec cette expression railleuse qui caractérisait les traits pointus de son visage :

— Mais, cher ami, après tout, êtes vous bien sûr que cette froideur de Gelsomina ne vienne que du peu de penchant qu'elle a pour vous, et non d'une préférence accordée à un autre ?

Une telle sortie, qui tomba comme une douche sur la tête du pauvre amoureux, le rendit d'abord comme stupéfait ; enfin, revenu à lui même et au sentiment de son amour propre qui venait d'être blessé d'une manière aussi peu attendue que mortifiante, il se mit à parler avec volubilité, invoquant à tort et à travers une quantité d'arguments propres, selon lui, à constater l'inadmissibilité d'une telle supposition.

Le patricien, à chacune de ces prétendues preuves, que Samuel faisait valoir comme irrefragables, se contentait de sourire d'un air gouguenard; mais à la fin, comme il vit le Juif s'échauffer de plus en plus, il trancha court à la question en lui disant brièvement:

— Puisque il vous convient d'être aveugle et dupe, cela ne me regarde nullement, et je me tiens pour averti qu'un tel sujet d'entretien soit dorénavant tout-à-fait banni entre nous.

Sur quoi il lui tourna le dos, et s'en alla ailleurs.

Le lendemain de grand matin la première personne qui entra chez Alvise, pendant que celui-ci était encore couché, ce fut Samuel. Le patricien, sans faire semblant de remarquer son air humble et caressant, sa voix tremblante et la fébrile agitation de son œil à demi baissé, le reçut en ami, le fit asseoir à ses côtés, et voulut absolument lui faire partager son déjeuner qu'on venait de lui apporter. Pendant que l'un mangeait, et que l'autre en faisait semblant, la conversation d'Alvise ne tarissait pas, s'étendant sur mille sujets divers, auxquels le Juif s'efforçait en vain de prendre part. Après une demi-heure de ce supplice intolérable, tout-à-coup le pauvre garçon fut surpris par un de ces excès de sensibilité

nerveuse que l'on attribue à tort aux femmes seulement, et jetant ses deux bras autour du cou d'Alvise, il fondit en larmes.

— Eh bien donc? qu'est-ce que cela? s'écria le patricien, ayant toutes les peines du monde à étouffer un éclat de rire, qu'il parvint cependant à dissimuler sous un air brusquement attendri.

— Oh! fit Samuel avec un accent de désolation, hier vous vous êtes fâché à tort... car... voyez-vous, pendant que je vous paraissais tranquille, l'enfer venait de s'emparer de moi... Vous m'avez dit une chose... et d'un certain ton... Oh mon ami! ôtez, je vous en supplie, ce dard qui est entré dans mon âme et la déchire... si vous saviez ce que j'ai souffert depuis hier!

— Pauvre dupe que tu es, répondit Alvise en tâchant de donner à son oblique regard l'expression d'une tendre pitié, est-ce que tu croirais en bonne foi que ce Paul Beer ne va chez Mara Lombarda, que pour embrasser sa vieille main ridée, et pour donner des leçons d'orthographe à la gentille Gelsomina?

À ces mots Samuel devint pâle comme un mort, et balbutia:

— Pourtant, je vous assure... que rien, absolument rien de la part de ce jeune étranger

ne peut donner lieu à des suppositions outrageantes...

— Vous battez la campagne, cher Samuel; êtes vous donc si arriéré dans les affaires de ce monde, pour croire que ce soit un crime pour un jeune homme, qui voit tous les jours une jolie enfant de seize ans, de travailler de son mieux à s'en faire aimer? Du reste, ce dont je puis vous assurer, c'est que l'amour de Gelsomina pour ce fat orgueilleux, n'est un secret pour personne hormis que pour vous... et il se pourrait, peut-être, pour sa sotte de mère...

— Oh pas un mot! pas un mot sur cette femme qui est un ange comme il ne s'en trouve pas d'autre sur la terre! s'écria Samuel en l'interrompant avec vivacité; et pour ce qui est de Paul Beer, ajouta-t-il avec un tremblement convulsif dans la voix, ne dit-on pas qu'il aime Ariel la cantatrice?

— Je conviens parfaitement qu'Ariel est sa maîtresse; aussi, ne vous ai-je pas dit que c'est Paul qui est amoureux de Gelsomina, mais bien celle-ci de Paul; quant à lui; il s'en amuse, voilà tout.

— C'est une atroce calomnie! s'écria le Juif en devenant pourpre à cette dernière remarque,

laquelle, en attaquant en quelque sorte la dignité de celle qu'il aimait, le blessait en elle dans son amour propre, au delà de toute expression, et il ajouta: d'ailleurs, je vous répète que Mara est une honnête femme...

— Vous voulez dire que du moment qu'elle le reçoit, c'est une preuve qu'elle a toute confiance en lui... d'accord... D'ailleurs je vous ai déjà dit que je ne pense pas que cette amourette mène à conséquence. Paul Beer est trop occupé de la cantatrice pour cela. Vous ne connaissez pas, vous, cette charmante Ariel? une tête d'ange... et du feu... délicieuse, ma foi, et j'en sais quelque chose, pour ma part...

Et ici Alvisse cessa de parler, car son valet de chambre, qu'il venait de sonner, entra en apportant le nécessaire pour la toilette de son excellence. Alors Samuel se leva, et partit le cœur débordant de rage et de douleur.

Cependant Alvisse, en appelant tous les démons de la jalousie dans l'âme du Juif, n'avait pas voulu pousser trop loin la calomnie sur le compte de la fille de Mara, car il entraînait dans ses vues, que Samuel conservait sa passion dans toute sa force; car, sans cela, le Juif eût cessé d'aller chez Gelsomina, et le mépris qu'une fautive presumée, eût pu lui susciter contre elle, en

lui enlevant tout espoir d'en faire un jour sa femme, eût ôté de même quelque chose à la haine que le patricien visait à entretenir en lui contre Paul ; haine qui devait naturellement gagner ou perdre d'activité, en proportion de son amour pour la jeune fille, et de l'espérance qui l'attachait à elle.

Si quelqu'un s'avisait de demander, à l'heure qu'il est, ce qui avait pu amener Alvisé à cette sorte de sourde fureur, que depuis quelque tems il nourrissait contre Paul Beer, je ne saurais pour ma part lui donner une explication aussi claire et précise que cette personne pourrait se croire en droit de la prétendre ; l'envie, la curiosité jamais satisfaite, tant d'immenses fatigues toujours perdues, les mortifications de l'amour propre, l'instinct de la jalousie contre le mérite, tout cela, pris séparément, puis unis ensemble, dans une nature de la trempe de celle d'Alvisé, devaient enfanter quelque chose qui se ressentit de la bourbe d'où elle parvenait ; et l'effet répondit parfaitement à l'attente, dont la cause faisait bon droit.

Pendant ce tems, l'armée française, commandée par le jeune Bonaparte, fondant sur la Lombardie, dont la capitale venait de lui ouvrir ses portes, convoitait la belle Italie tout entière, et sup-

portait les délais opposés à ses désirs, avec une impatience facile à concevoir.

Venise seule s'obstinait à ne vouloir rien céder à la force des circonstances. Mais Bonaparte allait toujours en s'avancant, et l'affaire de Peschiera força enfin la république à souscrire à la demande du général français, qui pour le moment avait besoin de faire nourrir ses troupes. Ce fut alors que l'on convint qu'un fournisseur procurerait à l'armée tout ce qui lui serait nécessaire, et que Venise le payerait secrètement pour ne pas avoir l'air de violer la neutralité qu'elle voulait garder. Or, le fournisseur choisi à cet effet par la république, fut le Juif Samuel.



CHAPITRE QUATORZIÈME.



Pendant que l'Italie devenait le théâtre des victoires françaises, de Shaül était à Vienne, désespéré de s'y trouver sans cesse combattu entre la tentation de briser, par un coup d'éclat, le lien que l'y retenait, et les considérations qui l'avaient engagé à céder pour le moment à la nécessité de s'y soumettre. La mère du comte, femme de mœurs aussi austères, que fière de l'arbre généalogique de sa race, dont l'origine se perdait dans le berceau de la Hongrie, semblait avoir pris à tâche de heurter de front le caractère de son fils, par tout ce que le

sien renfermait de petitesse et d'ignorance prétentieuse. Quoique très fière d'être née dans un pays où jadis les droits de la noblesse disputaient la suprématie à la royauté même, elle préférait cependant la royauté absolue à l'égalité des droits de l'homme: aussi la révolution l'avait-elle rendue légitimiste acharnée.

Impérieuse et bornée comme elle était, la comtesse prétendait que son fils, après avoir vécu, pendant plus de vingt ans, seul et selon son bon caprice, eût à cette heure à se soumettre non seulement aux règles invariables auxquelles sa maison était assujettie, mais à ses idées, à ses principes, qui excluaient absolument tout ce qui aurait pu prouver qu'un fils n'est pas toujours un enfant, et que prétendre imposer une opinion à une personne arrivée à l'âge du discernement, est le comble de la démente si elle ne l'est de la sottise.

Tous les jours le comte, poussé à bout par les attaques que sa mère lui dirigeait indirectement, tantôt sous le rapport de ce qu'elle soupçonnait être ses idées morales ou politiques, tout-à-fait aux antipodes des siennes, tantôt sur ses sentiments intimes, en faisant surtout allusion à Ariel en termes outrageants, tous les jours, dis-je, le comte était sur le point d'en venir avec

elle à une rupture complète; cependant il patientait toujours, espérant qu'il pourrait éviter cette extrémité, en voyant enfin arriver l'heure où rien ne s'opposerait plus à son départ de Vienne, moyennant la révocation de l'arrêt qui l'y retenait.

Pour combler la mesure des désagréments que de Shaül endurait dans son intérieur domestique, son oncle, celui-là même qui s'était rendu auprès de lui l'interprète des ordres de son souverain, et qui vivait en famille, avec la comtesse sa sœur, par un zèle qui pouvait être fondé sur un sentiment très touchant, mais dont le résultat n'en était pas moins insupportable, exerçait, autour de son neveu, une surveillance mille fois plus active que n'aurait pu le faire le gouvernement lui-même; et cela, disait l'excellent homme, afin de prévenir quelque folie qui dût le perdre entièrement.

C'étaient d'éternels sermons, des conseils, des inquiétudes d'une mesquinité risible, que ce pauvre comte, à l'âge de quarante ans, était forcé d'endurer, de la part de sa famille, qui prétendait par surplus en être remerciée comme d'une preuve d'un immense intérêt et d'un amour sans bornes.

Lecteur, homme ou femme qui que vous soyez,

que Dieu vous garde d'inspirer de si forts attachements ! La haine franchement avouée vaudrait peut-être mieux.

Quatre mois venaient de s'écouler de la sorte, et de Shaül écrivait à Paul Beer :

« Ma vie, telle qu'elle est devenue depuis ces
« derniers événements, m'est d'heure en heure
« plus intolérable, et à tout prix il faut que son
« cours soit divergé, dût-il ensuite m'en coû-
« ter bien au delà de ce que j'endure présente-
« ment. Néanmoins, une personne, une seule
« personne au monde pourrait encore m'empê-
« cher d'en venir à ces extrémités, que vous
« redoutez si fort pour moi. Cet être unique,
« c'est Ariel. Maintenant que le mot est tracé,
« et que pour la première fois je viens à une
« explication directe avec vous sur un sujet,
« duquel dépendra désormais le sort des an-
« nées qui me restent à passer sur la terre,
« toute réticence dans la confession que je
« sens le besoin de vous faire, serait hors de
« propos. Ainsi donc, recevez-là pleine et en-
« tière ; et là, où la foule des sentiments
« ôtera à la parole sa clarté, que votre con-
« naissance du cœur humain, et du mien en

« particulier, y supplée. Je ne sais si Ariel
« se soit jamais doutée de quelle nature fût d'a-
« bord le sentiment qui me poussa à l'approcher
« avec assiduité, à dater du premier jour que
« je la vis ; je ne le crois par cependant. Son
« âme est trop candide, pour soupçonner les dé-
« tours dont un homme rompu aux habitudes
« du grand monde peut se valoir afin d'atteindre
« le but qu'il s'est proposé, soit que le caprice
« ou l'amour propre l'y pousse.

« Toutefois, après bien des méfiances, des
« raisonnemens plus ou moins bien soutenus
« en moi même entre le démon de l'expérience
« et l'ange de la Foi qui commençait à reluire
« à mes yeux à travers du regard d'Ariel, des
« retours à mes anciennes idées et de soudaines
« aspirations à une sphère au-dessus de tout
« ce que j'avais apprécié jusqu'alors, je finis
« par rendre pleine et entière justice à cette pau-
« vre enfant aussi incomprise que solitaire au
« milieu de ce monde, où son état la reléguait,
« et où, grâce à ses parents surtout, il lui serait
« impossible de trouver un autre genre d'hom-
« mages de ce ux-là, que son talent et sa beauté
« ne pourraient naturellement jamais manquer de
« lui attirer, mais où la plus belle partie de son
« être, son âme, se trouvera constamment avilie

« à force de se voir jugée comme une superfluité
« tout-à-fait hors de question.

« Je conviens parfaitement que dès ce jour où
« Ariel m'apparut telle qu'elle était en effet, j'au-
« rais dû m'éloigner, puisque je n'étais ni assez
« dépravé pour conserver mes anciennes espé-
« rances, ni disposé à lui offrir un amour di-
« gne d'elle et de l'estime qu'elle m'inspirait ;
« mais la force me manqua pour un sacrifice en-
« tier ; je transigeai alors avec le devoir, et je crus
« assez faire en respectant sa personne, sans
« me soucier du reste. Dans l'espace de deux
« années j'eus néanmoins à essuyer plus d'un
« combat intérieur ; car d'un côté j'étais quel-
« quefois honteux d'accepter, vis-à-vis du mon-
« de, le rôle dont il me gratifiait au détri-
« ment de la réputation d'Ariel, d'un autre, mon
« amour propre refusait de se plier au cri de
« ma conscience, et je n'osais dénier ouvertement,
« en actions surtout, si ce ne n'était en paroles,
« les suppositions qui flattaient et humiliaient
« à la fois ma vanité, et dont Ariel était tou-
« jours la victime. Mais, après avoir approché,
« pendant deux ans, une femme de théâtre, l'a-
« voir aimée, l'aimer encore, comment avoir le
« courage de dire et de prouver la pureté d'une
« telle liaison ? Non, cette loyauté-là était au-

« dessus de mes forces. J'aurais pu donner
« pour la fille de la Sylvia tout ce que je pos-
« sédais, y compris ma vie, mais braver un
« tel ridicule, jamais !

« Vous savez, Paul, ce qui nous amena, vous
« et moi, à Venise, et comment un heureux hasard
« voulut qu'Ariel y allât aussi presque en même
« tems d'après son engagement avec le théâtre de
« cette ville. Mais, pendant que vous, jeune, fait
« pour plaire, pour briller, pour recevoir et
« donner le bonheur, vous vous condamnâtes à
« l'austerité du travail que notre mission de-
« mandait, moi, inquiet et mobile comme une
« femme, inconséquent, personnel, subjugué
« tour-à-tour par l'amour et par l'orgueil, je
« prodiguais mon tems à mes passions et à des
« frivoles distractions, risquant de compromet-
« tre par là les intérêts dont j'avais accepté la
« charge ; et d'être déshonoré pour toujours ;
« ce à quoi votre activité et votre affection pour
« moi ont pu seules pourvoir, de manière qu'à
« l'ombre de vos mérites glorieux ma honteuse
« nullité demeurât à couvert, et soustraite à la
« peine qu'elle méritait.

« En revoyant Ariel à Venise, après une sépara-
« tion de six mois, je la trouvais changée ; non
« qu'elle ne fût toujours aussi digne d'amour que

« par le passé; mais elle n'avait plus à mon égard
« la même confiance douce et sereine, et cette ex-
« pansive tendresse qui m'avaient aidé jusqu'a-
« lors à supporter tout ce que ma position au-
« près d'elle avait de difficile et de pénible. Alors
« mille ardentes pensées commencèrent à se
« heurter dans ma tête. Jusqu'à ce moment je
« n'avais jamais songé à la possibilité qu'un
« autre homme put obtenir d'elle plus que je
« n'avais osé lui demander; mais voilà que tout-
« à-coup cette possibilité, je dirai même la pro-
« babilité d'un pareil événement se présenta à
« mon esprit et le jeta dans une sorte d'épou-
« vante. Dès lors, tout mon être subit un affreux
« bouleversement; je devins avec Ariel tel qu'un
« tuteur tyrannique et jaloux, et à cette heure
« que la raison me permet de juger de moi-mê-
« me avec sang froid, j'en suis à me demander
« comment elle a pu me supporter ainsi, sans
« en venir à une explication qui dût à jamais
« m'interdire le bonheur de sa présence. Cepen-
« dant je m'apercevais bien que j'étais devenu
« accablant; mais, avec cela je ne pouvais prendre
« sur moi de changer, d'autant moins peut-être que
« je reconnaissais n'avoir en effet aucun droit
« qui pût en quelque sorte rendre excusables
« mes humeurs singulières et mes sottes pré-
« tentions vis-à-vis l'objet de ma folle ardeur.

« Que vous dirais-je de plus pour vous don-
« ner une idée des contradictions de mon carac-
« tère? Jusqu'à cette époque, quoique j'eusse
« aimé Ariel avec exaltation, avec passion même,
« l'idée d'une union légitime entre elle et moi,
« n'avait jamais approché de mes rêves; mais
« lorsque j'entrevis la possibilité qu'un autre
« homme pût me l'ôter à jamais, je me sentis
« frappé pour la première fois de ce vertige,
« qui me fit dire, avec l'amant de Juliette: à
« moi ou à la tombe. A peine viens-je de pren-
« dre avec moi-même cette sorte d'engagement
« téméraire, qu'Ariel est frappée comme par un
« coup de foudre de ce mal, dont la subite vio-
« lence faillit la tuer... Paul, vous vîtes mon
« délire tant que dura son danger; mais ce qui
« se montrait au dehors, n'était rien en compa-
« raison de ce qui se heurtait au dedans de moi;
« aprésent je vous le dis: Si Ariel eût succom-
« bé, je ne lui eus pas survécu d'un jour. Ce-
« pendant sa jeunesse triompha de la mort, et
« je la revis... Hélas, presque aussitôt je re-
« tombais dans un état pire que celui dans le-
« quel je me trouvais avant sa maladie; mais
« cette fois ma souffrance en devenant plus
« âpre et plus cuisante, me donna une certaine
« force factisse pour mieux la dissimuler à celle

« qui la faisait naître ; aussi je me mis à aller
« moins souvent chez Ariel, avec laquelle je me
« montrais parfaitement calme ; mais en rêvan-
« che, et comme pour donner le change à moi-
« même sur ce qui m'occupait incessamment et
« uniquement, je m'abandonnais à des enfantilla-
« ges d'un autre genre qui auraient été à peine
« excusables dans un lycéen, et dont le résultat
« fût tel que votre clairvoyante amitié n'avait
« que trop prouvé.

« Depuis que je suis ici, j'ai bien travaillé à
« refroidir ma tête, et me voilà enfin parvenu
« à cet état qui permet à la raison un équitable
« contrôle à l'égard des exigences du cœur.
« Paul, dites-moi, à ma place, comment envisa-
« geriez-vous la perspective de devenir le beau
« frère de César ?

« Je vous donne ma parole sacrée . . . je la
« donne à vous, jeune homme au cœur grand
« et fort, que si vous me répondez que le fils
« de mon père ne doit point, selon les lois du
« véritable honneur, offrir son nom et sa main
« à la fille d'une *Sylvia*, dès ce moment tout
« est dit pour mon amour. Je ne verrai plus
« Ariel, et lorsque je la saurai heureuse auprès
« d'un mortel, à qui il ne sera pas défendu de
« la posséder dans la plénitude des joies du

« ciel et de la terre, je tâcherai de croire à une
« puissance qui veille sur notre immortalité, afin
« de lui offrir mes vœux pour cet ange qu'elle
« n'a présenté à mes regards que pour se don-
« ner le triomphe d'arracher à mon âme terras-
« sée sa dernière espérance. »



CHAPITRE QUINZIÈME.



La nuit était sombre, sans lune ni étoiles; de gros nuages d'un bleu marbré s'ammoncelaient avec rapidité à l'horizon, traversé par des sillons de feu, tandis qu'au grondement sourd du tonnerre, le miroir des lagunes se crispait de plus en plus, et commençait déjà à bouillonner, et que les hauts marronniers et les frênes du Lido courbaient leurs cimes ondoyantes au souffle de la tempête qui s'approchait.

Minuit venait de sonner. Une barque, conduite par quatre robustes rameurs, fut poussée à force de rames à portée de terre, et aussitôt trois, parmi les quatre individus qui la montaient, sautèrent sur le rivage du Lido, et s'enfoncèrent sous

ses sombres allées. Ces trois personnes, en veste et en bonnet rouge de marinier, se dirigèrent d'un pas rapide vers une maison isolée et de mesquine apparence, qui, durant le jour, servait à la fois d'hotellerie et de café, et dès la première heure du soir venait fermée de manière à ne plus admettre de survenants, avec d'autant plus de raison, que personne ne s'avisait, sans un motif spécial, d'aller troubler le silence de cette plage déserte.

Ayant atteint cette espèce de bicoque, l'un des trois individus donna un coup de sifflet, et un instant après un battant de la porte de la boutique tourna lentement sur ses gonds, et donna accès aux trois personnes en question, qui, par un étroit escalier intérieur montèrent rapidement au premier étage, et entrèrent dans une des deux grandes pièces qui le composaient uniquement. Celle dont les étrangers prirent possession avec cette aisance, qui indique la connaissance du lieu, était basse, sombre, à murailles lézardées du haut en bas, n'ayant pour tous meubles que des bancs et des longues tables de bois, comme on en voit dans les cuisines d'auberges et dans les cabarets.

Lorsque la personne qui avait ouvert la boutique éclaira les étrangers jusqu'à cette chambre,

où une lampe allumée d'avance, paraissait indiquer qu'ils n'y arrivaient point à l'improviste, se fut retirée, les demeurants, après avoir prononcé entre eux, comme en manière de salut, une sorte de formule dans un style biblique, en se serrant la main, s'assirent en posant sur leurs genoux la courte épée cachée d'abord sous leur veste. L'un d'eux, que de longs cheveux blonds et un regard flamboyant rendait surtout remarquable, prit le premier la parole :

.

Non ! ce n'est pas l'homme qu'il faut attaquer, mais ses vices. Qu'est-ce que l'individu, pour que vous vous acharniez à sa poursuite ? Qu'est-ce que le rang par lui-même, pour que vous perdiez votre tems à le haïr ? Du reste, je vous dis en vérité, qu'un souverain, véritablement juste et vertueux, mérite d'être respecté et vénéré au-dessus des autres hommes, et que s'il se conserve activement bon, malgré les lâchetés dont trop souvent ceux qui entourent les trônes, donnent l'exemple, il faut dire qu'il est au-dessus de l'humanité même.

— Ah ! vous aussi vous venez nous parler de souveraineté ? s'écria Ménégro avec une âpre

amertume ; ainsi, toujours des riches qui commandent, et des pauvres qui doivent obéir ! et pourtant vous disiez l'autre jour, que les hommes sont tous égaux devant le Créateur, et que c'est pour rétablir ici, comme partout, ce droit méconnu, que nous devons nous donner la main et travailler ! Mais, qu'est-ce que l'égalité là où les uns regorgent du superflu, et les autres manquent du plus stricte nécessaire ?

Le premier interlocuteur reprit la parole :

— Vois-tu, Ménégo, que le fond de ta pensée s'est trahie par ce que tu viens de dire ? Ce n'est donc point l'impartialité morale dans toute sa force active, qui te semble belle et désirable, mais la richesse ; et à tes yeux être honoré vaut plus qu'être honorable. Je vous dis, moi, hommes de peu de courage, que si pour nous suivre, vous ne vous dépouillez de tout sentiment personnel, que si vous ne désirez ce qui est bon et juste, que pour ce que la bonté et la justice sont en elles mêmes, vous n'entrerez pas plus dans le temple de la sagesse, qu'un aveugle né ne pourrait expliquer les effets de la lumière. Quant à ce qui se rapporte aux grands et aux riches de la terre, que celui-là qui serait capable, pour l'amour de l'égalité, de refuser un trône, et que celui qui étant chargé de biens don-

nerait tout ce qu'il possède pour ne vivre que du fruit de son labeur journalier, que ceux-là, dis-je, jettent aux uns et autres la première pierre : quant à nous, qu'il nous suffise de travailler en faveur du faible et de l'opprimé.

Le troisième individu qui s'était tu jusqu'alors, prit à son tour la parole, en relevant un front où semblait siéger l'habitude d'une fierté dédaigneuse :

— Cependant, dit-il, il est indispensable que des hommes tombent, pour que les hommes se relèvent, car de la destruction vient la reproduction.

— C'est une conséquence odieuse, répondit Paul Béer (car le jeune homme aux longs cheveux c'était lui), que ce soit du malheur des hommes que doit naître le bonheur de l'homme. Un illustre philosophe (*) a dit : Dans les tems où Rome était grande, la plus belle des couronnes, la couronne civique était donnée à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen, et non au Romain qui avait tué plus d'ennemis. Du reste, poursuivit-il, selon moi, le premier des héros n'est point un conquérant, mais bien celui qui ne comptant pour rien sa propre tranquillité, sa

(*) J. J. Rousseau.

gloire personnelle, celui enfin qui, étant brave et généreux, consentirait à passer aux yeux de tous pour un lâche, plutôt que de commettre une lâcheté ou une injustice; ou qui accomplissant un acte d'humanité au dépens de sa renommée, préférerait faire un heureux, que de l'être au détriment d'un autre.

Le même grand penseur que j'ai cité plus haut, a dit encore :

— La première autorité est celle de Dieu, la seconde la loi naturelle qui dérive de la constitution de l'homme, la troisième celle de l'honneur. D'après cela, frères, continua Paul, avant de vous disposer à une action quelconque, réfléchissez mûrement si aucun de ces trois principes, qui ne peuvent varier dans leur véritable essence, ne seraient point lésés, en agissant selon le désir qui vous presse; si votre conscience et votre cœur demeurent tranquilles, si tout votre être reste calme et serein dans la pensée qui vous domine, même en la mettant en face de cette heure terrible, où la mort déchirera, pour vous, le voile de la destinée humaine, alors agissez à visage découvert, à front levé, avec persévérance, bonté et loyauté: le droit est pour vous. Mais, gare à celui qui se couvre du manteau de la vertu, du dévouement, pour cacher

ses passions, afin de les mieux servir! Gare à l'hypocrite qui prononce les noms sacrés de frère et de patrie, avec le cœur enflé d'ambition! Et vous aussi prenez garde, esprits faibles et incertains, que le découragement saisisse au premier revers, et qui fléchissez au moindre cri de la multitude aveugle qui vous méconnaît! Frères, celui d'entre nous qui n'est pas prêt à marcher dans la voie douloureuse par où le Nazaréen a passé, c'est-à-dire, entre la risée publique et la haine des puissants, celui-là ne sera pas compté parmi les élus; car, dites-moi, quelle grande vertu y a-t-il à être fort dans les énièvements de la gloire? Curtius qui se précipite dans le gouffre aux applaudissements de tout un peuple, est-il donc un martyr si à plaindre? D'ailleurs un fanatique ou un fou eût bien pu en faire autant. Mais que l'homme sache, dans la misère et l'opprobre, marcher d'un pas ferme, d'un front inaltérable dans le chemin que sa forte conscience lui trace; baffoué par ceux-là mêmes pour lesquels il donne sa vie, renié des amis à qui il a tout sacrifié, prêt à désespérer du ciel même, c'est bien alors que son martyre devient trois fois saint, et que si son sang devra être répandu, il en germera des fruits impérissables.

Ici Paul Beer baissa tout-à-coup la tête, et parut oublier ce qui l'entourait. Marcus le tira de sa rêverie en lui disant :

— Vous avez tantôt cité l'exemple d'un Romain courageux ; mais si Curtius ne possède, à vos yeux, que le mérite du courage, que pensez-vous de Brutus égorgeant César son bienfaiteur ?

— Je pense, répondit Paul en soulevant son beau front, que César était un traître, et que Brutus fut un scélérat heureux.

— Où donc, repliqua Marcus, un citoyen ira chercher un exemple de force véritable, l'union du sublime dans la pensée et dans l'action ? Quelle ombre invoquera-t-il pour s'inspirer au dévouement aussi grand qu'utile, si un jour il devait être appelé à une si glorieuse tâche ?

— Le Golgotha et ce Livre vous répondent pour moi, prononça Paul Beer en posant, avec un religieux respect, sa main sur les Evangiles ouverts devant lui.

— Cependant, interrompit alors Ménégó, vous voulez que nous appelions frères, des hommes, qui sont ennemis de Jésus, des hérétiques, des païens, voir même ceux de la race maudite, les Juifs ; et vous prétendez qu'eux aussi sont fils du même Père qui souffla en nous le mouvement

et la vie ; et que du moment que le soleil luit sur eux comme sur nous, leurs droits sont égaux aux nôtres à la face du ciel, et qu'il n'y aura qu'une seule balance pour peser les bonnes et les mauvaises actions de tous les hommes sans distinction ?

Paul prit dans ses mains la Bible, qu'il avait remis devant soi, et l'ouvrant à l'endroit des Actes des Apôtres :

— Écoute, dit-il, ce qu'un Docteur, que l'Eglise honore comme un saint, écrivait à des peuples qu'il voulait éclairer aux préceptes de Jésus Christ (*).

« Rejetez maintenant toutes ces choses, la
« colère, l'animosité, la médisance ; et qu'aucune
« parole deshonnête ne sorte de votre bouche.
« Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé
« le vieil homme avec ses actions, et ayant revêtu
« le nouvel homme qui se renouvelle en
« connaissances, selon l'image de celui qui l'a
« créée. En quoi il n'y a ni Grec, ni Juif, ni cir-
« concis, ni incircconcis, ni barbare, ni Scyte,
« ni esclave, ni libre ; mais Christ y est tout et
« en tout. Soyez donc comme étant des élus de

(*) Saint-Paul, Epître aux Colisséens, Cap. III.

« Dieu, saints et bien-aimés, revêtus des en-
« traîles de miséricorde, de bonté, d'humilité,
« de douceur, d'esprit de patience; vous sup-
« portant les uns les autres; et si l'un a querelle
« contre l'autre, comme Christ vous a pardon-
« né, vous aussi faites en de même. Et outre
« tout cela, soyez revêtus de la charité, qui est
« le lien de la perfection. Et que la paix de
« Dieu, à laquelle vous êtes appelés pour être
« un *seul corps*, tienne le principal lieu dans
« vos cœurs. »

Ici Paul s'arrêta, et fermant le livre:

— Eh bien, prononça-t-il en regardant Mé-
négo avec une expression de compatissante ten-
dresse, et en posant une de ses mains sur les
mains rudes du marinier, as-tu encore quelque
scrupule d'avoir un cœur de frère pour ceux
qui, comme toi, errent malheureux et opprimés
sur la terre? Te reste-t-il des objections à faire
valoir contre les préceptes du Seigneur, qui en
scellant de son sang ce Code sublime d'amour
et de liberté, qu'il nous a transmit dans ses
Evangiles, a assez fait pour racheter non seu-
lement quelques hommes, mais tous les hommes
du châtiment que leur dépravation pourrait avoir
mérité; car tu dois te souvenir que l'ange en-

voyé pour l'extermination de Sodome et Go-
morrhe, avait promis que s'il se trouvaient dix
justes dans ces villes maudites, pour le mérite
de ces dix, il aurait sauvé l'entière population,
depuis le plus inique jusqu'au moins coupable.
D'après cela, comment peux-tu croire que le
Juste des Justes, que le Grand, que le Miséri-
cordieux, que l'Agneau sans tâche, que l'Homme-
Dieu enfin n'a pas pu, par lui, faire trouver grâce
devant le Créateur, à cette pauvre race humaine
dont la naturelle fragilité, et les larmes devraient
presque suffire pour contrebalancer ses crimes.
Quant à ce qui est de la Foi et de la Religion,
l'une n'est pas plus en notre pouvoir que l'aut-
re; et je voudrais bien savoir si l'homme qui
est bon et qui fait du bien pour le seul senti-
ment de la bonté, a moins de mérite que celui
qui fait de bonnes actions, parce qu'il en attend
un profit usurier dans l'autre monde; et si ce-
lui-là qui étant honnête, malgré les persécu-
tions et l'ignominie dont il est l'objet, reste fer-
me dans la religion que ses pères lui ont ap-
pris à vénérer, et dans laquelle la foi ou l'amour
pour ses proches, pour ses alliés le retient,
vaut moins qu'un autre qui a eu le bonheur de
naître dans des conditions où il n'a besoin ni de
force ni de combat, où tout marche naturellement

pour sa satisfaction personnelle, et où on ne lui demande que de profiter apatiquement des avantages de son état, sans examen et sans contrôle. Oh mon frère ! aime ton Dieu dans ses créatures, et prosterne-toi à son autel dans la pratique de la bonté, de la justice, et ne regarde pas au nom que les hommes lui donnent, car qu'est ce que le symbole en comparaison de la réalité ?

.
Trois heures du matin sonnaient lorsque Paul Beer et ses deux compagnons rejoignirent la barque, qui les avait attendus près du rivage. L'orage s'était dissipé dans un torrent de pluie, qui avait délicieusement rafraîchi l'atmosphère, et quelques étoiles pâissantes à l'approche de l'aurore, dardaient leurs tremblants rayons sur la terre, qui en échange leur renvoyait les parfums de ses fleurs, auxquelles cette bonne on-dée avait donnée une nouvelle vie. Tout-à-coup, pendant que la barque où se trouvait Paul Beer, fendait les ondes avec la légèreté d'une hirondelle voyageuse, deux hommes sortirent d'une des allées les plus touffues du Lido, en s'entretenant à demi voix. L'un disait :

— Maintenant que tu les as vus de tes yeux, maintenant que nous ne pouvons plus douter

de ce que cet étranger est venu faire ici, dans Venise, sous les yeux mêmes du Sénat, j'espère que tu sauras te conduire comme il convient à un sujet fidèle et à un serviteur reconnaissant. Tu sais comme je dus, au pur hasard, la connaissance de ce secret important, que je te communiquais afin de mieux te dessiller les yeux à l'égard de ce séducteur de filles et suborneur d'hommes ; et de même que dans l'intérêt de celle qui t'est chère, il te convient de faire tout ton possible pour empêcher que l'intrigue, qui touche de si près ton cœur, ne prenne un caractère irremédiable, ton devoir comme citoyen t'oblige à mettre le Sénat, duquel tu viens de recevoir une si grande preuve de confiance, sur la voie de ce qui se trame dans ses États. Quoi ? pour prix de l'hospitalité que Venise accorde à ces étrangers vagabonds, sans nom et sans fortune, elle verrait à la fin le brandon enflammé qu'ils viennent jeter au milieu de ses sujets, communiquer l'incendie jusqu'à ses plus paisibles foyers ? Et nous verrions, nous, patriciens, notre pouvoir compromis aussi bien que nos propriétés, que nos droits, que nos prérogatives souveraines et absolues ? Oh, non, Samuel ! il faut que ce Paul Beer, fauteur et propagateur de ces principes aussi absurdes qu'audacieux, quitte

ce pays, .. qu'il en soit chassé... que nous ne soyons plus contraints d'en entendre parler à tout heure... de nous coudoyer avec lui pour en rencontrer ensuite le regard dédaigneux, pendant que toutes nos femmes se morfondent pour en obtenir un sourire...

En parlant de la sorte, pour la première fois de sa vie peut-être, Alvisé s'échauffait à fur et à mesure, et il parut à la fin comme hors de lui. Samuel, pâle comme un mort, l'écoutait la tête baissée et sans répondre. Le patricien passa son bras sous le sien, et ajouta après un instant de silence, avec une douceur qui ressemblait assez à un lèchement de tigre :

— Eh bien, mon ami, cette dénonciation aura-t-elle lieu ? Je te l'ai déjà dit, il n'est pas nécessaire de signature ... Deux lignes, jetées simplement dans la gueule du Lion ! ... Si je ne le fais pas moi-même, c'est en quelque sorte par un principe de délicatesse outrée... Je suis membre du Grand Conseil, et par conséquent rien de plus probable que je ne sois appelé à donner ma voix sur cette affaire... Tu comprends, Samuel, qu'il doit répugner à ma conscience d'être à la fois accusateur et juge... tandis que toi...



CHAPITRE SEIZIÈME.



Pendant que le gouvernement vénitien déguisait mal ses transports de joie dans l'attente du général autrichien Wurmser, sur lequel elle fondait son espérance pour chasser les Français de l'Italie, le beau monde de Venise s'était porté en foule à Padoue pour les fêtes de la foire.

La Sylvia, toujours amoureuse de divertissements, s'y était aussi rendue avec son fils, tandis qu'Ariel, refusant d'être de la partie, était restée à Venise, plongée dans la tristesse et le découragement.

Paul Beer, depuis quelques jours était à Vérone, où il devait demeurer encore une semaine au moins. En attendant, depuis la veille, la

cantatrice avait reçu de de Saül une lettre qui l'avait mise dans cet état d'incertitude douloureuse dans lequel elle se trouvait. Le comte lui mandait, que la sachant disposée, d'après ce qu'elle même lui avait écrit, à reprendre ses travaux au théâtre, il la prévenait qu'elle allait recevoir des offres très avantageuses de la part du directeur du théâtre de Vienne, qui désirait ardemment l'engager. Et il ajoutait :

« Si vous saviez, Ariel, combien l'idée de
« vous revoir m'est douce, au milieu des amertumes qui me viennent de toutes parts ! Et cependant, si vous alliez refuser de venir !...
« Je commence, n'est ce pas, à être trop vieux pour vous, pauvre enfant, qui avez maintenant besoin d'une félicité vive et sans mélange ? Pendant les derniers tems que je vous vis, vous avez dû me trouver insupportable ! je m'en suis aperçu, et j'en ai souffert... Que voulez vous ? il est bien triste de voir la vie nous fuir sans en avoir joui par le cœur !
« Je suis ici à peu près prisonnier, et loin de trouver un dédommagement dans ma famille à cet état de violence, je n'y rencontre que des sujets de profond dégoût contre lequel, je le sens, je ne pourrais lutter long tems encore.

« A mon âge, et après avoir tout connu, l'heure vient où le besoin de repos et d'un bonheur paisible et assuré se fait sentir impérieusement ; et cette heure a sonné pour moi !
« Fasse le ciel que ce ne soit pas en vain !
« Ariel, autrefois vous me disiez qu'il vous était doux de me considérer comme votre ami, votre seul et véritable ami ! S'il est vrai qu'il fut un tems où je ne vous étais point importun, profitez, je vous en supplie, de l'occasion qui va vous être offerte pour vous rapprocher de moi en ce moment où la tristesse m'accable. Si c'est un sacrifice, ce sera le dernier que je vous demanderai... s'il n'en est pas un... Mais c'est assez vous entretenir de moi ; quelque soit le sort qui m'attends, que le ciel bénisse votre cœur pur, ô ma jeune amie, et que tous vos jours soient calmes et sereins, remplis d'affections et de félicité. »

— Quoi ? il me faudra donc partir, se disait Ariel à elle-même, en versant des torrens de larmes, partir, m'éloigner de ces lieux qu'il habite, où je me suis habituée à le voir chaque jour ? et cela au moment où je croyais pouvoir rester encore ces trois mois ! à la veille de signer l'engagement avec le théâtre de Saint-Sa-

muel? Oh non! je n'en aurai jamais la force! D'ailleurs, que pourrais-je, moi, pour le bonheur du comte? rien. Ah Paul! après avoir dépensé six ans de ma vie à penser à toi sans te connaître, maintenant que je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé, et même plus grand et plus parfait, je me détacherais de toi volontairement, pour aller je ne sais où?... Car, enfin, de quel droit prétend-on me tyranniser de toute part? et pourquoi cet homme, qui se dit mon ami, veut-il me faire payer du sacrifice entier de mon être, quelques preuves d'affection qu'il me donna sans que je les lui eusses demandées, et que je ne le sais que trop, j'ai payé de ma réputation!

Et après ces réflexions, tout-à-coup Ariel se prenait à avoir horreur de son ingratitude à l'égard du comte, et elle s'accusait d'égoïsme,

— Car, si je désire rester, se disait-elle, c'est pour ma propre satisfaction... Paul Beer ne m'a jamais dit de m'aimer... rien en lui ne m'a donné lieu à supposer qu'il suffirait avec moi, de mon éloignement... aucun lien ne nous attache l'un à l'autre, puisque il ne connaît pas même celui qui nous a unis autrefois... pour lui je ne suis qu'Ariel la cantatrice... En effet la fille de la danseuse Sylvia que peut-elle avoir

de commun avec l'amie si tendrement aimée par la sœur de Paul Beer?

Depuis trois jours Ariel vivait ainsi dans une continuelle agitation, qui la brisait de corps et d'ame, et quoiqu'elle eût déjà reçu la lettre du directeur du théâtre de Vienne, dont de Shaül lui avait parlé, et que celui de Saint-Samuel la pressât de son côté, afin d'en obtenir une réponse pour ce qui le regardait, elle était toujours dans la même incertitude.

C'était le 6 juillet; la journée avait été étouffante, et Ariel l'avait passée jetée sur un sofa, dans l'obscurité et dans une complète solitude. Le soir venu, elle voulut essayer de se mettre à son piano, de lire, de travailler; mais c'est en vain qu'un esprit tourmenté cherche, en dehors de ce qui le trouble, une occupation assez puissante pour le captiver. Enfin, à dix heures elle se décida à sortir. Au moment où la cantatrice, légèrement enveloppée d'une écharpe en dentelle noir, descendait les marches de la *Riva* de chez elle pour atteindre sa gondole, un bruit de pas qui parvient à son oreille, lui fait tourner vivement la tête.

— C'est vous, monsieur Beer? fit-elle en voyant s'approcher le jeune homme, dont l'apparition inattendue la jeta dans un trouble inexprimable.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir si tôt, n'est-ce pas, mademoiselle? répondit ce dernier en l'accostant; en effet, je ne comptais pas pouvoir revenir aussi promptement. Mais à ce que je vois, vous êtes disposée à profiter de cette nuit délicieuse; et cela disant, il lui offrit la main pour l'aider à descendre les marches de la Riva.

— Si vous voulez me la rendre réellement telle, vous allez m'accompagner, prononça Ariel avec une timidité mêlée d'une certaine coquetterie entraînant; mais elle ajouta aussitôt dans une sorte de confusion: si toutefois votre tems n'est pas destiné ailleurs.

Paul, pour toute réponse, sauta dans la gondole, et lui tendit la main pour l'aider à y monter aussi.

Le même jour où Ariel recevait à Venise la lettre de de Shaül qui l'avait tant bouleversée, Paul Beer, de son côté, recevait à Vérone cette autre, également du comte, dont nous avons vu plus haut le contenu, et dans laquelle ce dernier soumettait en quelque sorte sa destinée future au jugement de son ami. A la lecture d'un tel écrit, Paul avait été saisi d'abord comme par un éblouissement. Le secret de son cœur venait tout-à-coup de se découvrir à lui dans cette

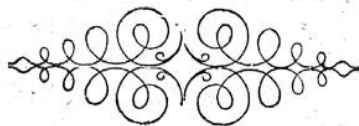
lecture, et se méprendre encore sur la nature du sentiment qui le liait à la femme aimée par de Shaül, à cette heure il ne le pouvait plus. Cette Ariel, qu'il avait fui pendant si long tems comme par une sorte de fatal pressentiment, il l'aime! Oh oui! il l'aime comme on aime la créature que l'on sent avoir été faite pour nous, pour notre cœur, pour nos regards, pour notre amour!... et cependant... cependant de Shaül, confiant, malheureux, épris, attendant son sort de cette jeune personne, qui depuis trois ans soutient son ame faible et chancelante, et qu'un seul écart perdrait peut-être à jamais, ne sera point frustré de sa dernière espérance. Mais, et si s'était Ariel qui... Un instant Paul flotte encore entre une lueur d'espoir et l'absolutisme de sa conscience, qui ne lui en permettait aucun; mais cela passa comme un éclair, et il se dit: — Ariel acceptera: elle le doit. — Alors il prit un papier et traça à la hâte ces peu de lignes qu'il fit partir aussitôt pour Vienne, à l'adresse de son ami:

« Un grand homme (*) a dit: — Quand un
« jeune homme aime une jeune fille, et que tous

(*) Rousseau, *Emile*.

« les rapports de caractères existent entre eux,
« le père du jeune homme, fût-il roi, doit lui
« permettre d'épouser celle qu'il aime, fût-elle
« sortie d'une famille deshonnête, fût-elle la fille
« du bourreau. — Mon ami, c'est-là la seule
« réponse que je sache faire au dernier paragra-
« phe de la lettre que je viens de recevoir de
« vous. »

« *Paul Beer.* »



CHAPITRE DIXSEPTIÈME.



Depuis quelque tems l'on voit moins souvent la jolie tête de Gelsomina se relever toute gracieuse et souriante, entre les pots de fleurs qui garnissent le devant de la fenêtre de sa chambrette. La charmante enfant est toujours, il est vrai, assise à la même place, mais son front reste, pendant des heures entières, tristement penché sur son ouvrage, et le mouvement rapide de ses doigts effilés n'est plus accompagné du doux cortège de ses pensées d'autrefois.

Et pourtant rien ne paraît changé autour de Gelsomina; sa mère l'aime avec idolâtrie, Paul Beer, toujours tendre et empressé, s'occupe d'elle comme d'une sœur chérie; Samuel, sans avoir

peut-être renoncé à l'espérance de toucher un jour son cœur, ne la tourmente plus de ses plaintes; le produit du commerce de sa mère avec celui de son ouvrage, suffit aux besoins modestes de leur ménage; enfin, elle n'a rien perdu en apparence, de ce que jadis lui était cher ou agréable; rien, excepté l'illusion du cœur.

Oh! c'est bien dur, étant jeunes, de n'avoir plus de rêves de bonheur à former! de dire adieu aux célestes visions, qui planent autour des vierges, au sortir de leur adolescence! Il est dur et cruel, à l'âge où la foi est encore intacte, de se dire, que sur l'autel de notre amour jamais ne s'allumera le flambeau qui le rendrait saint et légitime même parmi les hommes. O c'est affreux, de sentir son cœur se consumer lentement sous l'action d'une flamme qui demeurera solitaire, tandis que le monde nous apparaît tout rayonnant, et plein de joies auxquelles nous nous croyons seuls exclus!

C'est surtout depuis quelques jours, que Gelsomina s'efforce en vain de surmonter la noire mélancolie qui la ronge; cependant, quand sa mère l'interroge avec inquiétude sur sa pâleur, elle en accuse la chaleur étouffante de la saison; mais à sa douceur accoutumée, se mêle quelque

fois un grain d'impatience, surtout si elle s'aperçoit d'être observée; en certains moments, où la tristesse l'accable avec plus de force,

Un soir que Samuel était là, Mara engagea sa fille à aller avec lui, en union à un petit garçon d'une voisine, prendre un peu d'air sur le quai des Esclavons; ce à quoi la jeune fille ne consentit qu'avec peine.

Il était à peu près dix heures et demie. Gelsomina, donnant la main à l'enfant, marchait en silence auprès de Samuel, côtoyant le canal que les rayons de la lune caressaient amoureusement. Les dalles lisses et blanches de la Rive, renvoyaient des bouffées ardentes, qui, montant jusqu'au front de la jeune fille, y appelaient une rougeur inusitée, tandis que du regard elle suivait les noires gondoles qui glissaient silencieusement sur ce mobile miroir argenté, sans laisser derrière elles aucune trace de leur passage.

— De même, pensait Gelsomina, de même que ce léger esquif, un jour s'éloignera ce jeune étranger, qui maintenant m'appelle sa sœur! mais hélas! mon cœur tout plein de lui à l'heure qu'il est, ne sera pas comme cette onde!

Et voilà son imagination endolorie, lui représentant l'instant qui suit le dernier adieu; cet instant où le cœur qui aime, étonné de battre

encore, après avoir reçu le coup de mort, s'aperçoit enfin que ce battement n'est plus que le glas funèbre qui l'avertit, que de ses liens terrestres il n'existe plus que le souvenir. Et Gelsomina, poussant toujours plus avant sa pensée dans les champs ténébreux de l'avenir, voit défiler devant soi l'image des jours, des mois, des années, qui se succéderont, après qu'elle aura cessé d'attendre quelqu'un ou quelque chose sur la terre ! Elle atteint de cette manière, par le jeu de l'imagination, l'instant suprême où étendue sur sa couche abandonnée, elle sentira le froid de la destruction la saisir. A ce spectacle, à cette sorte de vision palpitante et fatale, les yeux de Gelsomina se remplissent de larmes, et ces larmes sont de compassion pour elle même ! Mourir jeune, quand l'on emporte avec soi l'espérance qu'un être, qui a été tout pour nous, se souviendra, en pleurant, de notre amour, il y a là de quoi adoucir l'idée du tombeau qui s'ouvre pour nous recevoir ; mais avoir vécu solitaires et désolés ; s'être sentis mourir lentement oubliés de tous, sans avoir donné ni reçu du bonheur ! ô, c'est un calice d'amertume, qui ferait défaillir la nature la plus forte et courageuse !

Tandis que Gelsomina pleurait silencieusement, absorbée dans ces tristes pensées, voilà

tout-à-coup, du fond d'une gondole découverte, qui s'avance doucement, sortir une voix de femme, harmonieuse, étendue, passionnée, laquelle en interrompant le silence profond qui règne à l'entour, fait tressaillir la fille de Mara, jusque dans les profondeurs plus cachées de son âme. C'est que la musique qu'elle entend ne lui est pas inconnue, c'est que ces notes ont été composées par Paul Beer, sur la chanson de Marguerite de Faust... c'est que son ami lui-même, la lui a apprise, au tems de son fugitif bonheur. Tout-à-coup, Samuel s'écrie :

— Certes, je ne me trompe point ; il y a là Paul Beer avec la cantatrice Ariel sa maîtresse.

Ici, la voix enchanteresse exhalait ces derniers sons, en ces mots : *O si j'osais jeter mes bras autour de lui, et mourir !* En cet instant le jeune homme que l'on distingue parfaitement dans la gondole, s'empare des deux mains de la chanteuse, les porte à ses yeux, à sa bouche, à sa poitrine...

— Allons-nous-en ! prononça Gelsomina d'une voix rauque, en prenant brusquement le bras de Samuel ; l'air que l'on respire ici, étouffe !

— Ah Gelsomina ! s'écria alors celui-ci, avec une sorte de rage concentrée, en la tenant clouée à la même place, ce n'est point l'air qui vous

étouffe... c'est ce que vous apercevez-là... mais, restons toujours... cela me soulage, moi. Regardez! regardez... voyez la belle Ariel, détacher quelque chose de son cou, un cordon peut-être, et le passer à celui de son amant... Ah! prenez garde, beau sire, que ce lac d'amour, n'aille se changer en quelque chose de plus solide, qui ne vous lâche que livide et défiguré!

Gelsomina fit un geste d'horreur, en cherchant à retirer son bras de celui de Samuel, qui la retint avec plus de force, tandis qu'il ajouta avec une véhémence toujours croissante:

— Car, il n'est pas dit, que celui qui sait le mieux se moquer de la crédulité des femmes, soit le plus adroit dans les menées ténébreuses qui attaquent les puissances organisées, et la tranquillité des États... et Venise, Dieu merci, n'est pas à son premier essai au jeu que cet étranger hypocrite a cru pouvoir impunément lui susciter... Mais à présent, que j'y pense, poursuivit-il avec un éclat de rire convulsif, comment cela s'est-il fait qu'il soit revenu si tôt? Ah c'est qu'apparemment il ne se doute pas, après cette nuit d'amour, de la bonne journée que le Sénat lui ménage.

Ici Samuel s'arrêta subitement, car il eut peur

de ce qu'il venait de prononcer; et lâchant tout à coup le bras de Gelsomina, il fit un pas en arrière, en frissonnant de la tête aux pieds. La jeune fille se sentant libre, fit aussi un mouvement brusqué et prompt comme pour s'éloigner, mais à l'instant même elle parut se raviser, s'arrêta, et dit, en regardant son compagnon avec un sourire railleur:

— Aussi vrai que ma mère a eu ce soir une mauvaise inspiration, en confiant sa fille à votre courtoisie, je ne vous connaissais pas si au fait que vous paraissez l'être, de ce qui peut se rapporter à Paul Beer et au Sénat de Venise; mais, de grâce, serait-ce par hasard, dans l'intérêt de quelque nouvelle découverte, à laquelle vous aspirez pour votre profit ou pour celui de l'État, que vous m'avez retenue ici, malgré moi, jusqu'à présent? En ce cas, je vous fais observer, que la gondole, objet d'une si singulière sollicitude de votre part, est à cette heure, trop loin de nous, pour que vous puissiez espérer d'en tirer un bon profit; de sorte que, si vous le permettez, nous allons poursuivre notre chemin, ou pour mieux dire, retourner sur nos pas; car il me tarde de me trouver sous la protection de ma mère, que je n'aurais pas dû quitter.

Et ici, appelant le petit garçon, qui pendant

cette scène s'était amusé, à quelques pas de là, à jeter des pierres dans l'eau, Gelsomina le prit par la main, et se mit à marcher d'un pas rapide dans la direction de sa demeure, où elle arriva en moins d'un quart d'heure. Alors, se retournant vers Samuel, qui l'avait suivie sans mot dire, la tête baissée et le pas chancelant, elle prononça d'un ton bref :

— C'est inutile que vous montiez; ma mère est, à cette heure, déjà couchée.

Et sur cela, sans attendre de réponse, elle s'élança avec l'enfant, sur l'escalier, et disparut.

Après avoir ramené ce dernier à la voisine à laquelle il appartenait, Gelsomina entra sans bruit chez elle, où sa mère était en effet couchée et déjà endormie, et sans la réveiller, se retira aussitôt dans sa chambre, faiblement éclairée par la lampe que Mara avait eu soin d'allumer. Là, elle s'assit sur son lit, et y demeura, les yeux fixés à terre, immobile, presque sans respiration, pendant qu'elle contraignait, par la puissance d'une volonté forte et absolue, ses idées bouleversées à se classer d'une manière claire et précise. Vouloir s'efforcer de pénétrer les causes et les moyens qui avaient conduit Samuel à la connaissance d'un secret, qui paraissait ne pas être un jeu, ce n'était pas alors

le moment; cependant ce à quoi il fallait aviser sans retard, quand même la chose ne dût avoir dans le fond aucune importance, c'était à en prévenir les effets, que l'état de fureur dans lequel se trouvait Samuel, avait pu lui faire exagérer, mais que néanmoins ne pouvaient pas avoir été imaginés à plaisir. Après une demi-heure de profonde méditation, Gelsomina, ayant quitté sa place sur le lit, se jeta à genoux et prononça avec une ardente ferveur, cette prière des fils d'Abraam :

« Qu'il te plaise, ô Eternel mon Dieu et
« Dieu de mes pères, de m'habituer aux œuvres
« méritoires; de faire prédominer en moi l'élan
« de la vertu, et ne pas permettre que je devienne
« la proie d'inclinations perverses; de me tenir
« solidement attachée à tes préceptes, et de ne
« point me laisser tomber dans le douloureux
« chemin du péché et de larmes, ni de m'expo-
« ser aux tentations, ni à l'infamie. O reforme
« mes entrailles, Eternel Roi de l'univers! L'ame
« que tu me donnas, est pure! Tu la créas, tu
« la soufflas en moi, conserve-la au dedans de
« moi. Un jour tu me l'ôteras, et au tems de la
« vie future, tu me la rendras! O Eternel, mon
« Dieu, et Dieu de mes pères, béni sois-tu.

« Aye pitié du pauvre et du misérable, et ne
« m'abandonne jamais! »

Ici la jeune fille demeura un instant recueillie, les mains jointes et serrées contre la poitrine, puis elle se leva, et allant détacher de la muraille un médaillon en cuivre, de forme octogone, sur lequel était tracé, en caractères mosaïques, le mot S. A. D. A. I., ce qui signifie Tout Puissant, le mit dans son sein; après quoi, s'étant enveloppée la tête et les épaules de l'ample *zendà* à la vénitienne, de taffetas noir, elle sortit de sa chambre, descendit l'escalier, et bientôt se trouva dans la rue. Minuit venait de sonner.

Tremblante de corps, mais ferme de cœur, Gelsomina marcha d'un pas rapide, rasant le mur, sans regarder autour d'elle. Bientôt elle arriva sur la *Piazzetta*. Là, elle s'approcha du lieu où les gondoles du *Traghetto* stationnent souvent pendant la nuit entière, dans l'attente d'une pratique, et appela. Toni, le plus alerte des gondoliers de *Traghetto*, quoique profondément endormi, l'entendit aussitôt, et fut sur pied.

— Qui a besoin de moi? s'écria-t-il joyeusement; ah! c'est vous, signora? Me voilà, moi et ma gondole, tout à votre service; où voulez-vous aller? dussiez-vous m'ordonner de vous conduire à Constantinople...

Gelsomina l'interrompit, en lui mettant dans la main un ducat.

— A la *Riva* du palais Zorzi.

— Suffit, excellence, et rassurez-vous, ajouta-t-il, en s'apercevant du tremblement de la jeune fille, pendant qu'il lui donnait la main pour l'aider à entrer dans la gondole; Toni n'a ni yeux, ni oreilles, et *Corpo de Diana!* il défie bien l'argus le plus avisé, le plus méfiant jaloux de la terre, de pénétrer ce que le *felze* de sa barque ensevelit.

En dix minutes la gondole de Toni était au lieu désigné; alors Gelsomina lui dit :

— Attendez-moi là, sous les arcades de ce pont, et tâchez d'être aperçu le moins possible.

— Suffit, suffit, signora, répondit Toni, en portant galamment la main à son bonnet rouge; et après avoir aidé la jeune fille à descendre à terre, en deux coups de rame il gagna la place qu'elle lui avait indiqué.

A Venise il n'y a ni Suisse, ni portier; et il n'était pas rare, à l'époque dont il est ici question, de voir la porte principale des grandes maisons, demeurer constamment ouvertes jour et nuit. Aussi Gelsomina pénétra librement sous le vestibule du palais Zorzi, et monta le grand escalier, qui n'était éclairé que par les rayons

de la lune. Arrivée au plain-pied du premier étage, elle s'arrêta devant une porte, que d'après ce que Paul Beer lui en avait dit, elle reconnut pour être celle qu'elle cherchait; mais tout-à-coup l'énergie qui l'avait faite agir jusqu'à ce moment, l'abandonna. La timidité naturelle au sexe, la pudeur de son âge, l'idée des conséquences que sa démarche, toute pure qu'elle était, pouvait avoir pour sa réputation, de ce qu'en penserait la personne même pour laquelle elle l'avait entreprise, assaillirent à la fois son ame et son imagination, de manière, qu'il lui sembla que la terre allait s'ouvrir sous ses pieds. Appuyée contre la muraille, que la boiserie de la porte cachait à moitié, Gelsomina demeurait là, haletante, éperdue, le visage baigné de larmes tour-à-tour ardentes et glacées, n'ayant ni le courage d'avancer, ni celui de s'éloigner, lorsqu'un bruit de pas sur l'escalier la fit tressaillir d'épouvante; cependant, presque aussitôt, elle serra ses deux mains sur sa poitrine, en se disant avec un élan de joie :

— C'est lui !

Au moment où Paul Beer met la clef dans la serrure et la fait tourner, une main lisse et froide comme le marbre, se pose sur la sienne. Le jeune homme s'en empare vivement.

— C'est moi ! monsieur Paul, prononça, d'une voix à peine intelligible, la fille de Mara !

— Qui ? quoi ? est-il possible ? qu'est-il arrivé, Gelsomina ?

En ce moment la lampe qui brûlait dans l'antichambre, dont la porte venait de s'ouvrir, projetait une vive clarté sur la figure altérée de la jeune fille. Cependant la présence de Paul ayant tout-à-fait ranimé son courage :

— Tranquillisez-vous, prononça-t-elle, il n'est question d'aucun malheur. J'ai simplement à vous dire quelque chose, que vous seul pouvez juger si elle a de l'importance ou non.

Après que le jeune homme eut conduit dans une petite pièce, qui lui servait de cabinet d'étude, Gelsomina, celle-ci, sans autre préambule, lui dit :

— Monsieur Paul, croyez-vous n'avoir aucun sujet de craindre des regards ennemis ? Dans vos opinions morales ou politiques, dans vos actions depuis que vous êtes à Venise, n'y a-t-il rien qui puisse vous attirer la haine de ce Sénat ? Enfin, êtes vous bien sûr que dans le cas où vous seriez sommé à lui rendre compte de ce qui vous retient en ces lieux, l'on ne pourrait y trouver aucune preuve compromettante pour vous ?

Et, s'apercevant comment le jeune homme étonné allait lui demander des explications :

— C'est en vain, ajouta-t-elle, que vous me presseriez de m'expliquer plus clairement à ce sujet ; vous devez m'en croire, je ne suis pas plus avancée, dans la connaissance d'un tel mystère, de ce peu, dont mes vagues paroles ont pu vous vous donner l'idée ; de sorte que je vous supplie, au nom de l'honneur, de ne pas me demander des détails, que je ne saurais ni ne pourrais vous donner.

Paul, après l'avoir considérée quelques instants en silence, prit une main de Gelsomina, et la serrant dans les siennes :

— Fille incomparable, prononça-t-il d'un accent, où se trahissait l'émotion la plus vive, tu n'avais pas besoin d'invoquer d'autre puissance que celle qui me vient de ton simple désir, pour faire taire en moi un mouvement naturel de curiosité, qui du reste, n'était pas oisive. Sache donc que ta démarche, que tes paroles, que cet avis que tu viens de me donner, ne tombent pas dans le vide, et qu'en effet, je serais bien loin d'être à l'abri de tout danger ; si certains secrets qui ne me regardent pas seul, étaient pénétrés positivement par les Inquisiteurs. De manière que, je m'en vais sans retard procéder à la des-

truction d'une foule de papiers que je tiens en ce secrétairé, parmi lesquels il y en a quelques uns qu'il me faut néanmoins conserver à tout prix, mais que demain je tâcherai de faire passer en d'autres mains.

— O, je vous en supplie à genoux, confiez-les-moi, pour le moment ; certes, sous ma garde ils ne peuvent courir aucun danger, car qui songerait jamais à aller chercher des choses aussi importantes, chez de pauvres femmes seules et ignorées comme nous ? prononça Gelsomina avec chaleur.

Paul réfléchit un instant.

— Eh bien, oui, j'accepte. L'espérance du faible et de l'opprimé ne peut avoir un asyle plus convenable que la demeure de l'innocence et de l'active bonté.

Pendant que Paul séparait à la hâte les papiers qu'il voulait détruire, de ceux qu'il déposait dans un petit coffre d'ébène pour être confiés à Gelsomina, une paire de gants blancs, qui s'y trouvaient mêlés, tomba à terre ; le jeune homme les ramassa, et allant les présenter à la fille de Mara :

— Prends, ma sœur, lui dit-il, gardes en souvenir de moi et de cette soirée, où j'ai appris à te connaître entièrement, ce don, auquel est

attaché, dit-on, une vertu mystérieuse ; symbole de la pureté de la Foi, qu'ils le soyent également de notre attachement réciproque, qui durera, je le sens, jusqu'à la mort.

— Jusqu'à la mort ! répéta Gelsomina, en pressant contre sa poitrine les gants qu'elle venait de recevoir ; et cela disant, elle tressaillait, la pauvre fille, car elle venait d'apercevoir, à travers le gilet de Paul, une petite croix d'émeraudes, passée dans un cordon noir.

Une demi-heure après, Gelsomina, rentrée chez elle, remerciait Dieu de la protection qu'il avait accordé à son entreprise, et s'endormait d'un sommeil aussi pur que son cœur, quoique mélancolique, comme une âme sans espérance.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

[illegible]

Neuf mois se sont écoulés depuis les événements que nous venons de rapporter, et il y en a sept, qu'Ariel, la cantatrice, est comtesse de Shaül. Paul Beer, de son côté, grâce à Gelso-mina, était parvenu à détourner parfaitement l'orage qui l'avait menacé ; car la dénonciation dont il avait été l'objet, n'ayant été ensuite appuyée par aucune preuve matérielle, malgré les recherches les plus minutieuses du gouvernement, celui-ci crut qu'il ne fallait pas, dans ces moments de crise, pousser trop loin les effets de sa méfiance ; aussi, quoique il ne perdit pas de vue le jeune Allemand, il le laissa libre de demeurer dans les États de la République, tout comme pour le passé.

Mais, en attendant, les affaires politiques de l'Italie marchent avec une rapidité qui tient du prodige. Venise, en voulant conserver encore l'apparence de la neutralité, ne faisait pas moins des armements considérables, en ayant bien soin que le but en restât douteux. Avec cela une fermentation extraordinaire s'étend dans les provinces vénitiennes; des révoltes éclatent de toutes parts, à Bergame, à Salò, à Vérone. Venise fait armer secrètement les paysans et les montagnards dévoués à l'aristocratie, pour les opposer aux succès des insurgés.

Cependant, tout en déployant des mesures énergiques contre l'esprit révolutionnaire, elle n'en continuait pas moins dans sa voie de neutralité, et à payer à Bonaparte le million par mois qu'elle lui avait accordé. Mais bientôt des assassinats commis dans les environs de Vérone, sur des Français, là où ils avaient été surpris isolés, poussa Bonaparte à écrire une lettre foudroyante au Sénat, ordonnant en même tems au ministre français de quitter Venise sur-le-champ.

Le 17 avril, tandis que l'on se disposait à Lèoben, à signer les préliminaires de la paix entre l'Autriche et la France, à Vérone commençait ce terrible massacre, connu depuis sous la dénomination de Vêpres Véronèses.

C'était la fin du mois de mars, et depuis quinze jours, le comte de Shaül se trouvait à Vérone, accompagné de sa jeune femme. Son union avec Ariel, tout en comblant ses vœux, n'a pas eu cependant le pouvoir de lui donner le sang-froid, ou la patience que sa position réclamait. Ne sachant opposer aux scènes scandaleuses que sa mère lui avait suscitées à propos de son mariage, la fermeté digne et calme, qui eût été nécessaire pour lui en imposer; voulant tantôt forcer Ariel à l'accompagner dans le monde, et s'imaginant, un instant après, que son amour pour elle et son mariage avaient rendu sa position en société fausse et ridicule, de manière que la retraite pouvait seule leur convenir désormais; fier et dédaigneux à la cour, dont il affectait de braver certains préjugés d'étiquette, il avait fini par rendre sa position tellement insoutenable, que tout-à-coup il se décida à en rejeter le fardeau. Alors, sans prendre d'autre précaution que de mettre pour la valeur d'une cinquantaine de mille francs dans son portefeuille, il quitta Vienne, sortit des États autrichiens, et se réfugia avec sa femme à Vérone, où il se jeta à corps perdu dans le parti français. Lorsqu'il arriva dans cette ville, il se repandait déjà sourdement l'incendie qui éclata peu de jours après.

Le comte avait voulu, que ce qu'il nommait l'acte de sa conquise liberté, fût en quelque sorte signalé publiquement, par une somptueuse fête qu'il donna aux officiers français de la garnison de Vérone, et à laquelle tous leurs partisans les plus distingués, à soixante lieues à la ronde, furent invités. Sa femme, malgré sa répugnance, avait été contrainte par lui, à s'y montrer sous un costume plus classique que modeste, et à chanter un hymne, que le jeune poète Monti, dont le nom commençait à se répandre dans toute l'Italie, venait de composer.

L'éclat d'une telle fête avait attiré sur le comte l'attention particulière du parti aristocrate. Une fois, en revenant du théâtre avec Ariel, une grosse pierre, vigoureusement lancée, avait brisé les vitres de son carrosse. Un autre jour, qu'il était en train de rentrer chez lui, après une longue promenade qu'il avait fait à cheval avec Paul Beer, lequel, depuis quelques semaines, se trouvait aussi à Vérone, un groupe de paysans à mine assez suspecte, qui se tenait à une petite distance de l'hôtel qu'il habitait, en le voyant s'approcher commença, en le regardant d'une manière provoquante, à tenir entr'eux des propos insolents. Le comte n'eut pas, d'abord, l'air d'y prendre garde; mais, lorsqu'il se

trouva vis-à-vis de la porte cochère de son hôtel, tout-à-coup, en faisant une volte-face avec son cheval, et piquant des deux, il fondit sur la troupe, et mesura sur le visage de l'individu qui se trouvait le plus à sa portée un si vigoureux coup de cravache, que le sang en réjaillit; après quoi il repartit comme un trait, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il avait déjà franchi le seuil de son appartement.

Le 17 avril le sang commençait à couler à flots dans Vérone; Paul Beer allait et venait de l'endroit où plusieurs de ses amis étaient réunis, dans l'intérêt de la cause qu'ils professaient, à l'hôtel du comte, afin de déterminer ce dernier à quitter, pour le moment, cette demeure trop connue, et autour de laquelle ne cessaient de rôder des gens à mine suspecte; mais de Shaül s'obstinait à considérer d'un œil de mépris cette effervescence populaire, et comme d'ailleurs il en voulait un peu au jeune homme, à cause qu'il avait refusé, peu de jours avant, de prendre part à sa grande soirée, il résistait à ses conseils avec plus de persévérance, par un sentiment d'amour propre, et comme pour user d'une sorte de représaille.

Ariel avait passé toute cette journée du 17 avril dans une silencieuse angoisse; enfin, à une heure

du matin elle venait de se retirer dans sa chambre à coucher avec son mari, qui par toute sorte de raisonnements, voulait lui prouver qu'elle avait tort de s'effrayer du tumulte, qui allait toujours en augmentant dans la ville, lorsqu'un fracas épouvantable frappa leurs oreilles. Ariel se jeta à la fenêtre, qui donnait sur la cour, d'où le bruit semblait partir, et presque dans le même moment, elle aperçut le concierge qui, soit par trahison, soit par lâcheté, était en train d'ouvrir la porte cochère, à laquelle l'on portait, du côté de la rue, des coups furieux. Dès que ce passage fut libre, une douzaine d'hommes armés, se précipitèrent sous le vestibule de l'hôtel, montèrent le grand escalier, et commencèrent l'attaque des portes d'entrée de l'appartement occupé par de Shaül. Déjà les voix rugissantes des factieux parvenaient distinctement à l'oreille de la comtesse, qui se cramponnait aux bras de son mari pour l'empêcher d'aller à leur rencontre, lorsque par un escalier dérobé, qui aboutissait à un cabinet contigu à la chambre à coucher, où se trouvaient alors les deux époux, Paul Beer s'offrit à leurs regards.

— Venez avec moi, venez vite : nous n'avons pas une minute à perdre, prononça-t-il à voix basse, en se dirigeant au comte; et sans attendre

sa réponse, il souleva dans ses bras vigoureux Ariel, à demi évanouie, et se rejetant dans le cabinet, par où il avait passé, descendit précipitamment le petit escalier, et au milieu du bouleversement répandu dans la maison, il parvint à gagner la rue, sans accidents. Quand il vit que tout était désert et silencieux à l'entour, le jeune homme s'arrêta un instant, et il respira lorsqu'il aperçut le comte qui venait de le rejoindre.

Paul Beer tenait à sa disposition, dans une vieille maison abandonnée de la rue dite, *del Vescovo*, deux chambres garnies, qu'il n'habitait pas, mais qui lui servaient, à l'occasion, de point de réunion entre lui et les affiliés à ses principes. C'était pour le moment la seule retraite qu'il pût offrir au comte et à sa femme. Cependant, la distance qui existait entre l'hôtel que l'on venait de quitter, et cette maison, était considérable; mais, dès que l'air libre eut ranimé quelque peu les esprits d'Ariel, celle-ci se dégagée vivement des bras qui la portaient, et s'obstina à marcher seule, quoique pouvant à peine se soutenir.

Après une bonne demi-heure, l'on se trouva enfin au bout de cette course pénible; et il en était tems, car les forces de la comtesse, qui

allait bientôt devenir mère, étaient épuisées. Aussi, dès qu'il lui fut permis de se croire, avec les personnes qui lui étaient chères, en sûreté, elle se jeta sur un lit, et malgré tout, fut gagnée par un profond sommeil. Toutefois, si le danger était conjuré pour le moment, il n'en existait pas moins encore, et il était indispensable de s'en mettre le plus tôt possible à l'abri, dans un lieu plus sûr, que ne pouvait l'être celui-ci, que la pressante nécessité avait forcé Paul à choisir.

Tous les Français, qui étaient dispersés, çà et là, tâchaient de gagner les forts, dont ils étaient maîtres, et qui seuls pouvaient les protéger contre la rage du parti aristocrate. D'après cela, Paul Beer était d'avis qu'il fallait absolument faire en sorte, que le comte et sa femme y fussent reçus. Mais, le point difficile en ce moment, c'était de faire parvenir à quelque officier des forts, un message, à fin d'obtenir les moyens d'y pénétrer. — Et voilà à ce sujet s'élever une vive discussion entre de Shaül et Paul Beer. Le premier, qui ne pouvait plus, à cette heure, se faire illusion sur la réalité du danger, tout en étant de l'avis du jeune homme par rapport à la nécessité immédiate de se procurer un tel asyle, ne veut pas entendre parler que ce soit celui-ci, qui, pour y parvenir, aille

courir la ville, d'un côté menacée de s'écrouler sous le feu de la mitraille, que des forts, les Français, font pleuvoir sur elle, et de l'autre infestée par des bandes de féroces assassins, qui, sur les plus vagues soupçons, se ruent sur les gens qu'ils rencontrent, et en font carnage. De Shaül veut s'approprier uniquement cette besogne, comptant sur son ami, à fin que, pendant son éloignement, sa femme ne reste pas là, seule et sans protection. Mais le jeune homme entend autrement l'affaire: la discussion s'anime de plus en plus; de Shaül s'emporte, prie, se dépite tour à tour, mais tout est inutile. Paul finit par dire à son ami de ce ton qui n'admet plus de réplique:

— Eh bien, puisque il vous paraît plus convenable, sur une question de simple amour propre, peut-être, de quitter votre femme, sur laquelle vous avez appelé le même danger qui vous menace, pour aller risquer votre vie sans nécessité et sans honneur, je ne puis m'y opposer davantage; seulement je vous avertis, qu'Ariel demeurera seule ici, car pour ce qui me regarde, à la première lueur du jour, j'irai où m'appelle l'intérêt de mon affection pour elle et pour vous.

Le soleil déployait sa large face dans l'im-

mensité d'un ciel sans nuage, et lançait à travers les vitres de la fenêtre placée vis-à-vis du lit où reposait Ariel, un jet hardi de lumière, qui se réfléchissant sur son front pâle et fatigué lui formait comme une sorte d'auréole, lorsque le bruit lointain d'une terrible décharge la réveilla en sursaut. Elle se leva alors vivement sur son séant, en jetant autour d'elle un regard plein d'épouvante. De Shaül, qui était assis sur une chaise au pied du lit, courut à elle.

— Ah! je me souviens, à présent, s'écria la jeune femme, en passant ses mains sur son front: et avec cela j'ai pu dormir! et vous, mon ami, vous n'avez pas pris une heure de repos, car il n'y a ici d'autre lit que celui que j'occupe! et après quelque hésitation, Ariel ajouta: Et monsieur Beer, où est-il?

— Une affaire pressante, qui le regarde, l'a appelé ailleurs, répondit le comte, en s'efforçant de paraître calme; car Paul Beer, en partant, lui avait fait promettre de taire à sa femme le vrai motif qui l'avait engagé à les quitter.

Cependant le désordre ne faisait qu'augmenter dans Vérone. Ce même matin, qui était le 18, les magistrats Vénitiens, ne pouvant gouverner la multitude effrénée, avaient pris le parti de deserter leurs postes. Les coups de fusil des

révoltés aristocrates, contre les forts, ne discontinuaient point, et la riposte s'en suivait avec une vigueur plus que menaçante. Les hôpitaux, envahis par les bandes furieuses, venaient souillés du sang des malades, et les Français qui n'avaient pas pu gagner les forts, étaient pris, assassinés, ensuite jetés dans l'Adige.

En se séparant du comte, Paul lui avait dit que, dans le cas où il n'aurait pu parvenir aussitôt qu'il l'espérait, au but proposé, il serait passé de trois en trois heures devant le portail d'une église qu'il lui désigna, à fin que, si jamais de son côté, il dût avoir un pressant besoin de lui faire parvenir quelque message, il sut d'après cela prendre ses mesures; ajoutant toutefois, qu'il aurait, pour sa part, fait le possible de rentrer, ne fût-ce qu'un instant, pendant la matinée, ou du moins, pour lui envoyer de ses nouvelles.

Les heures se succédaient avec une lenteur mortelle. La comtesse, pâle, silencieuse, suivait des yeux tous les mouvemens de son mari, qui à mesure que le tems s'écoulait, sans apporter aucun changement autour de lui, avait plus de peine à dissimuler son agitation. Midi sonna. De Shaül se promenait à grands pas dans la chambre, regardant à chaque instant

à sa montre, tendant l'oreille au moindre bruit, dans l'espoir d'entendre le signal qui lui annoncerait l'arrivée de son ami, sans trouver plus un mot qui raffermît l'esprit angoissé d'Ariel. — Deux autres heures se passent de la sorte, et de nouvelles, pas davantage ! Le comte était hors de lui. — Enfin n'ayant plus d'autre pensée que celle du danger qui, à cause de lui, menace peut-être en ce moment son ami, il en parle à sa femme sans ménagemens.

— Certes, s'écria-t-il, certes, c'est quelque sinistre événement qui l'empêche de revenir — peut-être est-il blessé... grièvement!... Ariel, sans mouvement et sans voix, écoutait son mari dans un égarement qui ne se trahissait que par un imperceptible tremblement de lèvres. Enfin elle sortit de son long silence, [pour s'écrier à son tour avec impétuosité :

— O pourquoi dois-je demeurer ici enfermée, tandis que les autres s'exposent pour me sauver?... pourquoi suis-je femme!

— Mais, moi je ne le suis point, interrompit aussitôt le comte avec vivacité, et si tu voulais... si tu me promettais de n'avoir pas peur... de demeurer tranquille... D'ailleurs cette maison est sûre... je ne resterais absent que le tems nécessaire d'aller là où Paul et moi nous

nous sommes donné les rendez-vous conditionnels dont je t'ai parlé, après quoi, mon Ariel, je revolerais auprès de toi, pour ne plus te quitter!

— Dieu m'est témoin que ce n'est pas la terreur de rester seule, mais celle de vous voir partir, qui m'empêche de vous dire d'aller, prononça cette dernière en regardant son mari avec des yeux noyés de larmes; et ella ajouta: car, songez qu'il y va, peut-être, de votre vie... Et notre ami qui est allé l'exposer pour nous, interrompit le comte, avec une brusque vivacité.

— Assez! assez! fit Ariel en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Ainsi je puis partir, n'est-ce pas, mon enfant? je le savais bien, moi, que mon Ariel ne voudrait pas, que le père de son fils restât enfermé comme un lâche, tandis qu'un homme de cœur s'expose pour son salut et celui de sa famille; car tu es forte, toi... Mais ne perdons plus de tems... Et en prononçant ces mots, de crainte qu'Ariel n'eût à revenir sur l'espèce de consentement qu'il venait de lui arracher, et à s'opposer, par des larmes et des prières, à son dessein, la comte s'arma précipitamment d'une paire de pistolets qu'il trouva tout chargés sur un bureau, et d'un couteau de chasse, et après avoir donné à la hâte à sa femme les instructions nécessaires

pour bien barricader la porte, en l'avertissant de ne l'ouvrir dans aucun cas, sans un signal qu'il lui fit connaître, et dont il était déjà convenu avec Paul Beer, il la quitta.

Lorsque la comtesse se vit seule, son premier mouvement fut de se jeter à genoux et de laisser à ses larmes, si longtemps contenues, un libre cours. Et voilà des élans vers le ciel, des sanglots déchirants, des cris étouffés, briser sa délicate poitrine, pour la laisser ensuite dans un total affaissement duquel elle ne vient tirée de tems à autre, que par le sinistre grondement, et les terribles explosions des bouches enflammées, qui, des forts, vomissaient la mort et la destruction sur la ville déjà ruisselante de sang et fumante de carnage.

Depuis trois heures le comte est absent : Ariel ne pleure plus, mais dans un accès de fièvre brulante, des hallucinations épouvantables se dressent devant ses sens égarés. Tantôt c'est le frère de Cécile, qu'elle aperçoit aux prises avec une populace effrénée; tantôt c'est son mari qui couvert de blessures tombe baigné dans son sang, ayant en vain cherché à soustraire son ami au sort sous lequel lui même succombe. Et elle entend leur voix à tous deux, se confondre en prononçant son nom dans l'extrême

soupir... Alors elle jette un cri... et sa propre voix la rappelant à elle même, elle retombe dans un autre genre de supplice presque aussi cruel que le premier. — En promenant à l'entour ses yeux secs et bouillants, en se voyant ainsi, seule, dans cette demeure muette et abandonnée comme un tombeau, tandis que le bruit lointain de la mitraille parvient seul jusqu'à elle avec une effrayante régularité, un frisson parcourt tout son corps, et la peur la saisit. Elle a peur pour elle même, à présent, la malheureuse mère, qui sent dans son sein tressaillir le fruit de ses entrailles...

Les heures se succèdent de la sorte, la journée se passe, le soir est venu, et personne encore ! Ariel, plutôt couchée à terre, qu'à genoux, dans un coin de la chambre faiblement éclairée, semble avoir perdu la conscience de sa propre existence. Tout-à-coup, le silence lugubre de ce lieu est troublé par une rumeur extraordinaire de voix, de pas qui se croisent, d'armes qui se heurtent, de manière que les vieilles cloisons ébréchées du réduit d'Ariel, tremblent jusque dans leurs fondements. Quelques minutes de calme profond y succède, mais bientôt le tumulte recommence plus retentissant, plus distinct et plus proche que jamais.

Je te dis qu'il y a de la lumière ici, prononça une de ces voix du dehors, certes cette porte se ferme sur une pièce habitée.... je jurerais qu'il y a quelqu'un...

— Mais, eux, où peuvent-ils s'être sauvés ? interrompit un autre interlocuteur.

— Sauvés ou non, il faut les dénicher, dussions-nous, pour cela, mettre le feu à la maison, car ils ne peuvent être bien loin.

— En attendant, commençons par abattre cette porte, vous dis-je ; cela peut toujours nous mettre sur la voie d'une bonne découverte.

— Allons, amis ! à la besogne ! — Bien. — plus fort — avec la crosse de nos tromblons. — Si je vous le disais, moi, qu'il y a quelqu'un dans cette chambre. — Voyez par le trou de la serrure — la bête remue dans l'antre...

— Oh là ! ouvrez ! Et ici, ce ne fut de toutes ces voix confuses qu'un seul rugissement, qui mêlé au bruit des coups multipliés dirigés contre la porte se répandit à l'entour avec un retentissement effroyable.

Ariel a déjà quitté lentement sa place, et s'étant mise debout, en chancelant comme une personne ivre, et d'un pas aussi uniforme que pourrait l'être celui d'une statue, mue par un ressort, elle se dirige vers le point attaqué. Et

à chaque coup, elle avance d'un pas, en frémis-sant de tout son corps, puis s'arrête...

— Ouvrez ! — Ouvrez ! hurlent les voix du dehors.

Enfin Ariel vient d'atteindre cette porte fatale, encore aussi ferme cependant sur ses gonds, que les flancs d'une roche, et elle demeure là un instant, raide, immobile. Mais, voilà retentir un nouvel hurlement plus terrible que tous les autres !... et la comtesse poser ses mains sur la grosse barre de fer qui traverse la porte... la déplacer avec effort.... faire tourner la clef dans la serrure... Et le verroux est tiré, les deux battents s'ouvrent...

Une troupe d'hommes se précipite dans la chambre.

— Ah c'est une femme !

— C'est la sienne, je la reconnais ! je te le disais moi !... certes ils sont ici... Où les as-tu cachés ? parle, parle, ou nous t'assomons ? et celui qui paraissait être le chef de la bande, cela disant, s'élança vers Ariel, qui, les yeux toujours fixés sur cette porte qu'elle venait d'ouvrir, marcha à reculons du même pas lent et uniforme d'auparavant, jusqu'à ce que ses épaules allassent heurter la muraille, sans que le mouvement de cet homme qui la saisit violemment

au poignet, parut l'émouvoir le moins du monde. Mais voilà, en ce même instant, les panneaux d'une fenêtre tomber à terre brisés en mille morceaux, et un homme se précipiter de cette ouverture dans la chambre... Ariel jette un cri... C'est Paul Beer qui arrive à tems de saisir à la gorge l'individu qui s'était emparé du bras de la comtesse, et en lui enfonçant un poignard dans le cœur de l'étendre privé de vie à ses pieds. De Shaül sur les traces de son ami se précipite aussi au milieu de la mêlée...

Ce fut là le signal d'une terrible attaque, entre le comte et huit assassins, qui se jetèrent sur lui, pendant qu'un neuvième, ayant profité d'un instant aussi rapide que la pensée, où Paul Beer avait tourné la tête au bruit qu'avait fait son ami en sautant de la fenêtre dans la chambre, pour s'emparer d'un bras d'Ariel, tenait sur la poitrine de cette dernière la bouche d'un pistolet, en disant au jeune homme : Si tu bouges pour aller secourir celui-là, et il désignait le comte, je la tue. De Shaül entendit ces paroles, et vit l'affreuse perplexité de son ami : alors il lui cria, en se défendant comme un lion :

— Je te la recommande, Paul ! je te la lègue, elle et mon enfant !

Deux secondes après, le comte, tombé

sur un genou, tout couvert de blessures, perdant le sang à flots, faisait payer encore cher à ses assassins les derniers instans de sa vie. Cependant l'un des furieux étant parvenu à se glisser entre lui et le mur qui le protégeait par derrière, sauta à cheval sur ses épaules, et en le renversant sur le côté, le frappa à la tempe avec la crosse de son fusil. Le comte expira sous le coup.

Le crime ainsi consommé, les forcenés, du moins pour le moment, rassasiés de sang, s'éloignèrent en tumulte, laissant dans la chambre Paul Beer avec la comtesse, l'assassin mort, et le comte tué.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.



Vérone, 25 avril 1797.

Enfin, ma Gelsomina, ma sœur toute chérie, l'on respire en ces lieux! Si toutefois l'on peut dire respirer, à l'impression que l'on ressent, lorsque l'on a sous les yeux le terrible spectacle des conséquences affreuses de l'aveuglement, où l'homme peut être entraîné, quand l'esprit de vengeance ou de parti l'anime. Comme vous me saviez à Vérone, et que vous n'aurez pas ignoré les scènes épouvantables qui viennent d'ensanglanter ce pays, je m'empresse de vous tranquilliser, vous et votre bonne mère, sur mon compte. Cependant, si ma personne est sortie sans atteinte du danger, que ne puis-je en dire autant de tous ceux à qui mon cœur s'intéres-

sait particulièrement! Le comte de Shaül, qui depuis quinze jours se trouvait avec sa femme, à Vérone, est tombé sous mes yeux, victime de la rage frénétique des insurgés aristocrates. Voici comment :

Dès le second jour du tumulte, j'avais eu le bonheur de le soustraire avec la comtesse, à une bande de forcenés qui avaient envahi leur hôtel; cependant l'asyle où je les avais conduits, n'était pas assez sûr, dans cette tourmente qui ne faisait que s'accroître, et il fallait leur en procurer un autre qui ne laissât plus rien à craindre pour eux. A cet effet, le matin du dix-huit, je les quittais pour m'enquérir des plus prompts moyens de faire parvenir un message à quelque officier français, enfermé dans les Forts, lesquels pouvaient seuls offrir les conditions de sûreté, dont mes amis avaient besoin.

En me séparant du comte, je lui avais promis de faire le possible, pour revenir auprès de lui dans la matinée, en lui désignant cependant un lieu, où, de trois en trois heures je me serais rendu, dans le cas qu'il eût quelque pressante communication à me faire parvenir, avant que j'eusse pu être de retour. Vers midi, comme j'étais sous les portiques de la grand place de la *Brà*, où devait venir me rejoindre une personne, à

laquelle j'avais donné rendez-vous pour traiter de l'affaire en question, je crus m'apercevoir que deux hommes, d'un aspect peu rassurant, m'observaient en dessous, avec une grande attention. Alors je fis un détour, et m'étant, par derrière, approché d'eux, j'entendis l'un dire à l'autre, à demi-voix :

— Je t'assure que c'est un patriote, et l'ami de notre *homme*; je l'ai vu mainte fois avec lui, et hier, il est entré et sorti si souvent de son hôtel, que c'est inconcevable comme tu ne l'aye pas remarqué.

D'après ce discours, il ne me fut pas difficile de comprendre à qui j'avais à faire; d'autant plus que de mon côté, il me semblait aussi reconnaître l'individu qui venait de parler ainsi, pour celui-là même, qui, peu de jours auparavant, avait reçu du comte un coup de cravache à travers le visage, et dont la marque était encore visible. Cependant comme ma personne était en ce moment très nécessaire pour le salut de mon ami et de sa femme, je n'eus garde, pour une susceptibilité hors de saison, d'aller au devant, sans y être appelé directement, d'une lutte, dont les chances pouvaient être pour le moins très douteuses pour moi; et prenant le parti d'avoir l'air de n'avoir rien remarqué de tout

cela, j'allais, je revenais, m'arrêtant sur la porte d'un café toujours dans l'attente du jeune homme qui devait me rejoindre, et dans l'espérance que mes surveillants incommodes lâcheraient prise, et me laisseraient libre d'aller, pour un moment, comme je l'avais promis, me montrer au comte. Le jeune homme que j'attendais, arriva au bout d'une heure, et m'apporta la réponse de mon billet à l'officier Mopoile, qu'après bien des peines il était réussi à lui faire parvenir. Le jeune et valeureux français, d'après ce que je lui avais écrit par rapport à de Shaül et à sa femme, me mandait qu'il était impossible pendant la journée d'effectuer notre projet; mais dès que la nuit serait venue, entre dix heures et minuit il serait ménagé par ses soins l'entrée des Forts que je lui demandais pour eux. Et là-dessus, Mopoile, me donnait les instructions nécessaires pour la conduite de la chose, et me pressait en outre de profiter pour mon compte aussi, de cette retraite imprenable. Mais, quant à ce dernier article, il ne s'alliait nullement avec mes idées. J'avais dans la ville des devoirs à remplir, et je n'ai jamais fait cas de ma vie, qu'en proportion de l'utilité qu'elle peut présenter aux autres; à la masse surtout. D'ailleurs à part l'individu, je n'ai jamais voulu rien de-

voir à aucune nation étrangère; et la française en ce moment ne m'inspire pas, comme allemand, une grande confiance à l'égard de ses promesses. Mais pour ce qui se rapportait à de Shaül, c'était autre chose; et puisque les lois de l'honneur ne s'opposaient nullement à ce qu'il suivit celles de la prudence qu'il n'avait que trop oubliées, il devait, avant tout, songer à sa femme, qui sur le point de devenir mère, se trouvait à cause de lui, et par sa faute, exposée à des périls incalculables.

En attendant le tems s'écoulait, et le nombre des mes espions s'était doublé; je ne pouvais, ainsi surveillé, me risquer d'aller rejoindre le comte, car cela eût été en quelque sorte désigner sa retraite aux regards avides de ses ennemis. Lui envoyer le jeune homme avec lequel je venais de m'entretenir, c'était à peu près la même chose, puisque du moment qu'on nous avaient vus ensemble il était évident que ce dernier serait également surveillé; d'ailleurs, il avait aussi, pour sa part, un pressant devoir à remplir, car il avait caché chez lui deux soldats français blessés, auxquels il lui tardait d'aller prodiguer ses soins.

Déjà à onze heures et demie j'avais été donner un coup d'œil au lieu où d'après le cou-

venu entre de Shaül et moi, je devais me rendre de trois en trois heures; le moment approchait où j'aurais dû y aller de nouveau; cependant je jugeais convenable de ne point risquer, dans la circonstance imprévue et dangereuse où je me trouvais, même cette simple démarche.

Dans une perplexité qui de moment en moment me devenait plus poignante, je voyais le tems s'enfuir tandis, que bien loin de se relâcher de leur poursuite obstinée, mes gardiens, en augmentant en nombre, commençaient déjà à moins dissimuler leurs hostiles intentions. Le soleil était parvenu à son déclin; je n'avais rien pris de la journée, et j'entrai dans une méchante hôtellerie; mais à la réception que j'y reçus, je jugeai qu'il était bon de ne pas m'y oublier; aussi je me donnais à peine le tems de manger un morceau et de boir un verre de vin, et aussitôt de gagner la rue. — Mais quelle ne fut pas ma joie alors, en n'apercevant plus nulle part ma dangereuse escorte! Cependant, ne me fiant pas tout à fait à l'apparence, je ne voulus pas me risquer de prendre la voie directe pour aller là, où il me tardait si fort de me trouver, et je fis un long détour à fin de passer préalablement devant cette eglise où nous nous étions

donné, le comte et moi, les rendez-vous conditionnels dont je vous ai parlé.

Au moment où mon pied se pose sur la première marche qui met au péristyle du Temple, je vois une personne accourir... elle me nomme, me serre dans ses bras... Mais hélas! voilà qu'en ce même instant je vois aussi à une courte distance, plusieurs ombres qui me glacent le sang....

— Ah mon cher Paul, s'écria le comte, car la personne qui s'était précipitée à ma rencontre, c'était lui, voilà la troisième fois que je me rends ici, espérant de vous y trouver... Et tandis qu'il prononçait ces mots, je ne pus plus douter que ces ombres que j'avais entrevue, ne fussent celles de mes infatigables poursuivants. Alors j'exposais à la hâte et à voix basse à mon ami, ce qui m'avait empêché d'aller le rejoindre, et je lui montrais ces dix à douze individus qui, à la distance de vingt pas à peine, suivaient du regard tous nos mouvemens.

— Et comment, interrompit aussitôt le comte en élevant la voix et en se tournant à demi vers la bande hostile, comment voudriez-vous supporter, maintenant que nous sommes deux, et bien armés, que cette canaille ne quittât pas nos pistes? puis il ajouta, bas et vite: il faut

que sans plus de retard nous allions auprès de ma pauvre Ariel.

— Non pas à cette heure, lui répondis-je; voyez ces hommes, il son dix au moins et pour la plus part, je les reconnais pour être de la bande qui la nuit dernière a envahi votre hôtel; voudriez-vous à présent leur faire connaître aussi la retraite où pour le moment, j'ose espérer que votre femme est en sûreté?

Le comte qui par caractère supportait assez mal les contradictions, et confondait aisément les lois de l'honneur avec les exigences de son excessif amour propre, tout en suivant par théorie et par une sorte d'équité de cœur le chemin de l'égalité, conservait toujours ce fond de hauteur, qui persuade à un grand seigneur, que sa nature à lui, est quelque chose de privilégié; aussi toute son ame se revolta à l'idée d'être contraint pour la seconde fois de reculer devant des paysans. Il me répondit avec une froideur marquée:

— Tous ce que je puis vous accorder, c'est de ne pas attaquer le premier les insolens, si leur audace ne va pas plus loin; mais en attendant je vais tout d'abord me rendre auprès de ma femme. Et il ajouta avec une certaine hésitation: toutefois, si vous jugez que pour votre

propre sûreté il vaille mieux ne pas me suivre... comme c'est bien plus à moi qu'à vous, que ces faquins en veulent...

A ces mots, j'eus le tort de me sentir blessé:

— Allons où vous voulez, interrompis-je, en passant mon bras sous le sien, et puissiez-vous n'avoir jamais besoin que Paul Beer vous prouve que s'il fait cas de sa vie; ce n'est pas pour l'épargner lorsque l'amitié ou la justice en reclament leur part.

De Shaül comprit aussitôt qu'il avait froissé mon cœur; serrant alors mon bras contre sa poitrine, tout en marchant avec vivacité, il me dit d'un accent très ému:

— Paul, pardonnez-moi; l'idée de l'angoisse, où doit se trouver à cette heure mon Ariel, me fait perdre la tête.

Cependant nous marchions toujours d'un pas accéléré, et ceux qui nous suivaient, venaient de se séparer en trois pelotons, dans lesquels nous étions à peu près engagés. Néanmoins j'espérais qu'en tournant l'angle d'une rue, proche de la *Via del Vescovo*, nous pourrions encore leur échapper, en nous jetant dans un petit chemin de traverse, au bout duquel étaient logés deux jeunes gens, sur qui, en tout cas, s'ils étaient chez eux, je savais pouvoir compter.

La grande maison solitaire, où la nuit précédente j'avais conduit le comte et sa femme, était une des premières de la *Via del Vescovo*, de laquelle nous n'étions plus éloignés que d'une vingtaine de pas. Déjà nous étions sur le point de tourner le coin de la rue qui mettait à celle où logeaient mes amis lorsque, tout-à-coup, je sens le comte se détacher brusquement de mon bras, faire un mouvement, et un coup de pistolet partir... En moins de tems que je ne le dis, voilà le mari d'Ariel sur le seuil de la maison habitée par sa femme, attendant de pied ferme la troupe furieuse, qui jette un hurlement et s'élance...

Je l'avais cependant devancée auprès de mon imprudent ami, auquel je demande aussitôt s'il est bien sûr que la comtesse, selon les instructions que le matin en partant j'avais données à lui-même, aie barricadé la porte de sa retraite. Le comte de Shaül m'assure n'avoir vis-à-vis de sa femme rien omis à ce sujet. Sur cela, je reprends courage, et en m'emparant de sa main, à la faveur des ténèbres, je l'entraînais avec moi, dans l'intérieur de la cour, au bout de laquelle existait une porte dérobée, dont je tenais la clef, et qui donnait sur la petite rue où demeuraient les jeunes gens dont je vous ai parlé. Mon in-

tention était, si nous parvenions à nous échapper par cette issue, de courrir chez eux, et s'ils y étaient, de revenir tous ensemble, soit pour faire évader Ariel par une fenêtre basse, de laquelle nous pouvions aisément pénétrer dans la chambre où elle se trouvait, soit pour vendre chère notre vie, si tout moyen de salut nous eut été interdit.

Déjà, sans lâcher la main du comte, j'avais gagné la petite porte; déjà nous en avions dépassé le seuil, nous tenant cependant encore aux écoutes, lorsque tout-à-coup je me détache de mon ami, et je demeure un instant comme frappé par la foudre. C'était la porte de la chambre d'Ariel, qui tournait sur ses gonds, avec un bruit lent et lugubre... Il n'était plus tems de nous éloigner. Nous nous élançons aussitôt, le comte et moi, là, où la troupe furieuse se précipite, et voilà un horrible combat s'engager entre nous sous les yeux de la comtesse... Qu'ajouterais-je maintenant? De Shaül, dont les grandes qualités le rendaient digne d'un meilleur sort, en se défendant comme un lion, succumba avec le courage d'un brave et la force d'âme d'un martyr.

Le lendemain de cette affreuse scène, la malheureuse veuve accoucha d'un enfant qui ne vécut que quelques instants. Depuis, sa raison

est tout-à-fait égarée, et elle redemande sans cesse, avec des cris déchirants, des sanglots, des prières et des torrens de larmes, son enfant qu'elle croit avoir été arraché vivant de ses bras, par des assassins. C'est là l'unique souvenir confus et altéré qu'elle garde du terrible événement, dont elle a été à la fois acteur et témoin.

Du vingt au vingt-quatre l'on n'a cessé de tirer des forts sur la ville, qui vient de se rendre sans conditions aux Français.

Accablé par mille affaires, qui sans cesse demandent ma présence loin de cette infortunée, qui n'a plus d'autre protection que la mienne, me voilà dans la cruelle alternative, ou de l'abandonner pour de longues heures, à des soins mercenaires, ou bien de négliger d'autres devoirs non moins sacrés de ceux que la simple humanité suffirait pour m'imposer envers elle. Vous allez peut-être me demander ce que sont devenus les parens d'Ariel. Sa mère, à laquelle le comte, au moment de son mariage, avait assuré une pension généreuse, céda peu après aux instances de son fils, et partit avec lui pour New-York, où ce dernier s'est fait entrepreneur de théâtres.

Je me mets donc aux genoux de votre bonne mère, chère Gelsomina, pour lui demander si

elle ne connaîtrait pas, à Venise, une femme comme il m'en faudrait une dans la circonstance où je me trouve, qui eût le courage en ces moments de troubles, de venir ici pour se dévouer au pénible office de garde malade auprès d'une pauvre créature privée de la raison. Je ne suis pas riche, mais cela va sans dire, que dussais-je donner mon dernier écu pour prouver ma reconnaissance à une telle personne, certes, elle n'aurait pas lieu sous ce rapport-là, de se repentir de sa bonne action.

Ma lettre est déjà si longue, si longue, et je n'ai encore rien dit de vous, ma Gelsomina, de vous que j'aime tant ! Écrivez-moi bientôt ; donnez-moi des détails sur vous et sur notre maman. J'aime tant être transporté, du moins en pensée, puisque en ce moment il ne m'est pas permis de l'être autrement, auprès de vous deux, si bonnes et si chères !

Dans l'affreuse tristesse, dans laquelle je suis plongé, vous seule, ma petite sœur, auriez le pouvoir d'amener un sourire autour de moi !

Dites à votre mère, que son fils l'embrasse ; et vous, ma Gelsomina, donnez-moi vos deux mains à serrer sur le cœur de votre

Paul.

Déjà informée des affreux événements de Véronique, à la réception de cette lettre, Gelsomina ne ressentit d'abord que la joie qui lui venait de la certitude que son ami était sorti sans atteinte, de tout péril. Mais, un instant après, lorsqu'elle relut pour la seconde fois cet écrit, les larmes de bonheur qui remplissaient d'abord ses yeux, se tarirent tout-à-coup, et il lui sembla qu'une flèche acérée venait de traverser son cœur. Quoi? Ariel est auprès de lui?... Malade, c'est lui qui la soigne? Seule désormais dans le monde, c'est Paul qui sera son soutien, son unique protecteur? A cette idée, un sentiment âpre, poignant, qui la brûle et la déchire, s'empare d'elle, et dans la confusion d'un délire qui l'égare, la pauvre enfant ose se dire que mieux aurait valu qu'elle eût à cette heure à se disposer à suivre son ami dans la tombe, que de le savoir vivant en de pareilles conditions.

Cependant, cet état violent, si peu conforme au caractère de Gelsomina, passa comme un éclair. Lorsqu'elle fut parvenue à s'imposer une contenance calme, elle descendit chez sa mère, et en l'attirant dans l'arrière-boutique, sans dire un mot de plus, elle lui présenta la lettre qu'elle venait de recevoir.

Pendant que Mara la parcourait des yeux, sa

fille tenait les siens fixés sur elle, avec anxiété; lorsqu'elle vit qu'elle en était à la dernière ligne, elle s'empara du papier, et en lui jetant ses deux bras autour du cou :

— N'est-ce pas, ma mère, s'écria-t-elle, que ce sera moi qui ira soigner la pauvre comtesse de Shaül?

Mara à ces mots demeura stupéfaite, regardant sa fille sans répondre, tant l'idée qu'elle venait d'émettre, lui parut étrange.

— Eh bien, je pars aujourd'hui même, n'est-ce pas? Merci! merci! je savais bien que votre bonté n'aurait pas su s'opposer à cela!

Mara l'interrompit alors :

— Mais, parles-tu sérieusement, ma fille? comment pourrais-tu croire possible...

— O que si! que cela est possible! tout-à-fait possible! Le devoir d'humanité nous l'ordonne même... car depuis quand, ma mère, vous êtes-vous habituée à marchander avec votre cœur, pour que vous ayez à trouver étrange et impraticable ce désir si naturel du mien?

Les yeux de Mara se remplirent de larmes, car la véhémence avec laquelle Gelsomina venait de parler, lui paraissait une manière de reproche qu'elle savait ne pas mériter.

— Dieu m'est témoin, prononça-t-elle alors

d'une voix suffoquée, que si j'étais moins pauvre, je fermerais sur-le-champ ma boutique, et rien ne m'empêcherait de partir pour aller m'installer auprès de cette intéressante malheureuse; mais tu sais que toutes nos ressources ne s'étendent pas au delà du peu que nous gagnons journellement, de sorte que je ne pourrais jamais te conduire avec moi là bas, où tu ne trouverais pas tout de suite, assez d'ouvrage pour suffire à ton entretien; quant à partir seule et à te laisser ici, c'est encore une chose inadmissible...

— Mais, ma mère, interrompit Gelsomina, vous ne m'avez donc pas comprise. Vous devez rester ici, vous, tout comme à l'ordinaire, occupée de notre boutique et du ménage, vivant et faisant vos affaires exactement comme aujourd'hui, comme hier, comme toujours; et c'est moi qui part, qui vole auprès de la comtesse. D'ailleurs, depuis quelque tems vous tremblez toujours, qu'étant deux femmes seules, au milieu de tant de désordres publiques, ma jeunesse ne nous attire quelque affaire désagréable! et quel meilleur asyle pourriez vous me souhaiter, pour le moment, que celui qui me permettrait de compter sur la protection directe d'un homme que vous estimez et aimez au-dessus de tous?

Pendant que Gelsomina parlait ainsi, avec une extrême vivacité, elle vit Samuel entrer dans la boutique; alors elle courut à lui, et le prenant par la main:

— Venez, venez et soyez juge entre ma mère et moi; mais d'abord lisez ceci; et cela disant, en l'entraînant avec elle, elle lui mit dans les mains la lettre de Paul Beer.

Depuis quelques mois, le pauvre Juif a fait un triste retour sur lui même. La démarche infâme à laquelle il s'était laissé entraîner par celui qu'il avait cru son ami, aussitôt consommée, lui suscita une honte si profonde, un découragement si absolu, que tout son être s'en ressentit comme si le signe de Caïn se fût reproduit sur son front.

Du moment qu'Alvise avait pu juger du peu d'avantage qu'il en était résulté pour sa haine contre Paul Beer, de ce à quoi il avait poussé Samuel, et que le mariage d'Ariel avec de Shaül lui eût, d'ailleurs, ôté un des premiers mouvemens qui l'avaient fait agir, puisque dès lors plus personne ne s'occupa d'une affaire ainsi terminée, il ne se donna nullement la peine de déguiser plus long-tems son dédain à celui dont les services lui devenaient désormais inutiles. Samuel qui, comme toutes les ames faibles, s'était attaché

au patricien en proportion du mal auquel il l'avait poussé, demeura frappé d'un étonnement douloureux, au changement qu'il remarqua dans les manières et dans la conduite de ce dernier, à son égard. Il ne tarda pas à s'en plaindre directement à Alvisé, qui se contenta d'abord de le railler; mais bientôt après, comme Samuel crut pouvoir prendre avec lui le langage de l'amitié offensée, le patricien finit par le consigner à la porte, et au bout de deux mois, en le rencontrant dans la rue, il avait l'air de ne l'avoir connu de sa vie.

Au milieu de tout cela, Samuel s'était, pour ainsi dire, toujours cramponné à Gelsomina; et quoique traité par elle avec une froideur glaciale, il ne s'était pas rebuté devant les immenses difficultés de lui faire accepter, si non son amour, du moins tout le dévouement de son âme humiliée. Mille fois le pauvre Juif avait été sur le point d'aller se jeter aux pieds de Paul Beer et de lui avouer son lâche crime; car la bienveillance que le jeune homme n'avait cessé de lui témoigner, était devenue pour lui un supplice plus grand que n'eût pu l'être l'expression de son mépris; mais le courage lui avait toujours manqué au moment de l'exécution. Cependant un jour il arriva, que se trouvant seul avec

Gelsomina, qui venait de lui parler avec plus de bienveillance qu'à l'ordinaire, son pauvre cœur n'y tint plus, et se fut à elle qu'il dévoila son horrible secret.

Quoique bien jeune, Gelsomina comprit ce qu'il y avait de véritable grandeur dans cet aveu volontaire, dans cette profonde humiliation acceptée sans murmure, dans ces larmes amères de celui qui bien loin de vouloir atténuer à ses propres yeux et ceux d'autrui, l'infâmie dont il s'était souillé, trouvait une sorte de âpre jouissance à s'en abreuver; en même tems qu'il aurait voulu mourir écrasé sous le poids de son terrible souvenir. Aussi, dès lors la fille de Mara chercha de tout son cœur, à adoucir autant que cela dépendait d'elle, la situation du coupable, et elle réussit à la fin à le relever un peu à ses propres yeux, en lui donnant des marques de confiance et d'estime.

En montrant la lettre de Paul Beer à Samuel, Gelsomina savait d'avance que c'était-là un sûr moyen de le gagner d'emblée à sa cause; et la chose arriva en effet selon sa prévision. La pauvre Mara, pour laquelle une larme de son enfant était plus qu'elle n'aurait jamais eu la force de supporter, pressée, caressée par Gelsomina en pleurs et par Samuel, qui s'offrait d'accompa-

gner la jeune fille jusqu'au bout du voyage, céda enfin, et l'on ne pensa plus qu'aux apprêts du départ pour Vérone, départ qui s'effectua dans la journée même, et sous la garde de Samuel, lequel aurait voulu payer de son sang cette marque de confiance qu'il recevait de la mère et de la fille.



CHAPITRE VINGTIÈME



Dans l'espace de trois mois, que de grands événements politiques se sont succédés !

Mais laissons de côté ce qui se rapporte à l'histoire des nations, et revenons à celle des individus auxquels j'aurais voulu intéresser mon lecteur.

Ceux qui connaissent le riant territoire du Bergamasque, doivent se rappeler Cassano et ses pittoresques alentours.

Vis-à-vis le pont d'Adda, pont qui sépare Cassano des campagnes environnantes, il y avait en 1797 une [maisonette à vertes persiennes, dont la façade s'élevait sur une petite cour coquettement entourée] de hautes grilles en fer, qui

la séparait du grand chemin sur lequel elle donnait. Ce bâtiment simple et frais, était à un seul étage; le tout se composait de huit chambres, quatre en haut et quatre au rez-de-chaussée. Un beau jardin à l'intérieur, riche de fleurs et d'ombre, traversé dans toute sa longueur par un courant d'eau, claire comme du cristal, dans laquelle se miraient langoureusement deux longues files de saules pleureurs; après cela, une basse cour bien fournie et toute mignonne dans sa rusticité, un petit cheval alézan dans l'écurie, un gros chien de Terre-Neuve, et une chèvre complétaient le riant assemblage de cette retraite charmante, sur le seuil de laquelle semblait se reposer l'ange de la concorde et de la sérénité. C'est ici que depuis deux mois Paul Beer demeure avec la comtesse de Shaül, dont la faiblesse du corps et l'engourdissement des facultés de l'esprit, demandent bien plus que les secours de l'art, ceux de la nature et des chaleureuses affections.

Auprès de la comtesse, veille constamment Gelsomina; c'est cette dernière qui soigne la malade comme ferait une mère pour son enfant, qui reste auprès d'elle pendant les longues heures de ses cruelles insomnies, qui apaise ses agitations, et qui l'endort en appuyant cette pau-

vre tête désorganisée sur son épaule. Souvent pour y parvenir elle lui chante à demi-voix quelque douce mélodie. C'est surtout la chanson de Marguerite de Faust, qui a une sorte de magique puissance sur Ariel, qui en l'écoutant toujours avec la même attention, laisse couler d'abord quelques larmes, et puis en répétant par-ci par-là les paroles qu'elle entend, elle sourit de plaisir, tandis que le sommeil vient étendre doucement ses ailes d'or sur son front décoloré, et l'effleurer de son souffle de paix et d'oubli.

Cependant, lorsque Paul Beer se trouve là, à côté d'elle, la malade n'a plus de regards et de mélancoliques sourires que pour lui seul; et quoique tout souvenir d'un passé reculé soit entièrement effacé de sa mémoire, et que le nom du jeune homme, qu'elle entend prononcer autour d'elle, ne parvienne à son oreille que comme une douce et vague harmonie dont la faiblesse de son cerveau ne lui permet point de retenir le ton, sa vue n'en agit pas moins sur tout son être, comme un rayon de soleil sur une pauvre fleur étiolée; et c'est alors qu'elle reçoit les soins de Gelsomina avec indifférence, et souvent même avec une sorte de dépit.

Mais voilà que depuis quelques jours Ariel

est moins faible; reste levée sans trop de fatigue, et appuyée au bras de Paul, elle commence même à faire quelques tours dans le jardin, sans que le vif éclat de la lumière l'affecte douloureusement comme pour le passé; cependant son esprit est toujours comme sous un sceau fatal qui l'affaisse ou l'égare; toujours des visions effrayantes de mort, d'assassinats se pressent dans son imagination, en se confondant encore parfois avec l'affreuse idée de son enfant arraché de ses bras, dont elle croit entendre les cris d'angoisse mêlés aux imprécations de ceux qui le font souffrir.

Depuis qu'Ariel avait recouvré un peu de forces, Gelsomina, après l'avoir habillée, la conduisait dans la salle du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin; c'était-là que Paul Beer allait alors les rejoindre.

Un matin ils étaient ainsi réunis, Ariel couchée sur un fauteuil, dans l'embrasure du balcon dont les persiennes à demi closes interceptaient les rayons trop hardis du soleil, vis-à-vis dans la même embrasure qu'elle n'occupait pas tout entière Gelsomina, travaillant à l'aiguille, et à côté de celle-ci, assis devant une petite table chargée de journaux et de papiers, Paul Beer; Ariel, sortant de son habituelle rêverie, souleva

à demi son corps affaissé de manière à pouvoir mieux considérer la figure de Paul, penché sur un papier auquel il semblait donner toute son attention.

— Eh bien, prononça-t-elle avec une expression d'ineffable douceur, voilà un siècle que vous ne m'avez regardée! Seriez vous fâché contre moi?

Paul à ces mots de la comtesse, leva vivement la tête, et poussant de côté la table, il approcha d'elle sa chaise de manière que ses genoux touchaient le pied de son fauteuil, et prenant en même tems dans les siennes une de ses mains, il la porta lentement à ses lèvres, en lui dirigeant un long regard.

— Je vous aime bien, voyez-vous, reprit après un instant Ariel avec abandon; je vous aime plus que tous les autres, plus que celle-ci, ajouta-t-elle en baissant un peu la voix, et en désignant Gelsomina, dont les yeux se remplirent aussitôt de larmes.

— Eh bien, prononça Paul alors, en passant un bras autour de sa taille avec une timidité caressante, mêlée d'anxiété, savez-vous maintenant qui je suis? Voulez-vous m'appeler par mon nom? Dites, dites, ma chérie, dites avec moi: Paul, je vous aime!

— Chut ! fit la comtesse en lui posant brusquement une main sur les lèvres, que personne ne le sache ! Ah ! j'étais heureuse en ce tems-là ! Il était beau comme vous ! Il avait dans la voix quelque chose qui faisait à la fois sourire et pleurer... mais un soir que nous étions seuls... Oh ! il y a bien des années de cela... j'étais jeune, et je ne vivais que pour lui... mais il m'a dit qu'il fallait partir... nous quitter, car un autre m'aimait... je lui donnais la croix d'or que j'avais porté pendant si long tems...

Ici Ariel s'arrêta subitement, comme aux écoules d'un bruit qui eût frappé son oreille, puis mettant les deux mains sur son visage, elle poussa un cri, tomba à la renverse, et fut saisie par des convulsions affreuses, pendant lesquelles elle ne cessa d'appeler son fils, de prier avec des sanglots à fendre les pierres, qu'on le lui rendit, en entremêlant à cela, d'autres idées non moins déchirantes et terribles, de meurtres et de tortures.

C'était presque toujours ainsi qui se terminaient ces fugitives lueurs de sérénité, qui venaient traverser en manière de doux et mélancolique souvenir les ténèbres de ce pauvre cerveau écrasé sous la main de plomb de la folie.

Paul était souvent obligé de s'absenter; c'é-

tait alors surtout que Gelsomina, dans son dévouement auprès de la comtesse s'élevait à toute la hauteur des sentimens, dont Dieu s'était plu à orner sa belle ame; car, en présence du jeune homme, elle éprouvait cette insurmontable contrainte, sœur, pour ainsi dire, de la pudeur, qui fait que la femme la plus passionnée, n'ose étaler tous les trésors de son cœur aux regards de l'objet de son amour, même dans la pratique de ses plus grandes vertus.

L'activité que Gelsomina déployait dans le petit ménage de Paul, semblait fabuleuse; excepté le service grossier et la dépense, confiés à une bonne paysanne de Cassano, nommée Marguerite, c'était elle qui faisait tout, qui avait l'œil à toute chose, qui suffisait aux moindres détails de la maison. Chez sa mère, Gelsomina n'avait jamais approché ses jolis petits doigts, du moindre pot-au-feu; mais à présent c'est elle qui prépare chaque mets destiné à Ariel; et comme cette dernière est souvent capricieuse, et en refusant ce qui a été fait pour elle, veut goûter de ce que Paul porte à sa bouche, la jeune fille en tire prétexte pour apprêter tout ce qui vient servi à leur table commune. Et c'est encore Gelsomina qui repasse les fines camisoles plissées d'Ariel et ses robes garnies de

dentelles, que la malade chiffonne si vite, tandis qu'elles coutent tant de soins à la pauvre fille, qui ne donne pas cinq minutes à sa collette à elle, et à son tablier de perkale. Mais aussi, quand le tour vient du linge de Paul, avec quel sentiment de bonheur elle s'en occupe! Oh! la femme qui n'a aimé que dans le luxe des salons et le déseuvrement du grand monde, celle-là, dis-je, ne peut pas même concevoir la moitié des voluptés mystérieuses et ineffables que l'amour contient en soi!

Paul a beau gronder, se fâcher, prier pour que la jeune fille consente à partager avec d'autres tous ces soins fatiguants; Gelsomina se moque de ses *airs de maître*, prétend qu'il ne sait ce qu'il se dit, et l'envoie à ses livres lorsqu'il s'avise d'aller l'épier ou la surprendre dans la besogne qui la regarde.

En attendant, la santé d'Ariel fait des progrès très sensibles; les tristes visions, les insomnies agitées; cette totale impuissance de jadis à lier les idées et à les classer avec ordre et précision, ont fait place en elle à une mélancolie douce et affectueuse, qui n'est pas encore de la raison, mais qui est déjà du sentiment.

Un après dîner Ariel désira sortir pour aller, comme l'on faisait quelquefois, passer le reste

de la journée, en plein air, dans un endroit de prédilection à une petite distance de la maison. Ce lieu était un espace de terrain irrégulier, bordé d'un côté par un torrent et caché au loin par les montagnes et les massifs qui le serraient de toute part. Paul prit sa boîte à couleur, son album et un pliant, Gelsomina une broderie, et tous trois gagnèrent bientôt cette sorte d'ermitage, où chacun prit place selon son goût.

Depuis un quart d'heure un silence absolu régnait entre ces trois personnes; Paul, tout en traçant, par-ci, par-là, quelques lignes sur l'album qu'il avait sur les genoux, tenait ses yeux attachés sur la comtesse, qui, assise à ses pieds sur une grosse pierre, lui souriait avec une expression ineffable. Gelsomina, la tête penchée sur la broderie, paraissait tout-à-fait absorbée par le travail; cependant, si ses deux compagnons eussent été moins ravis dans leur mutuelle contemplation, ils auraient pu s'apercevoir que l'aiguille demeurait immobile entre ses doigts, tandis que de tems à autre une larme glissait le long de ses joues jusque sur l'ouvrage et sur les mains qui le tenait. C'est que Gelsomina comprend que l'heure d'une inévitable séparation va sonner! c'est que la vue de ce que sentent l'un pour l'autre ces deux

êtres qui sont-là, devant elle, la tue ! C'est que tout en étant forts et résignés, il y a de tels moments dans la vie, où la force nous vient en haine, où la résignation se change en révolte, où, pour un jour de bonheur et d'amour l'on serait tentés de proférer des blasphèmes, et de dire qu'il y a des vertus qui ne sont que chimères, et des enthousiasmes sublimes que des ridicules !

O nature ! nature ! puissance fatale qui règne sur l'homme avec deux sceptres également redoutables, soit qu'avec l'un elle lui commande de jouir, pour le livrer ensuite aux conséquences funestes qui s'attachent aux jouissances ; soit qu'avec l'autre, elle lui impose l'abstinence par le moyen de je ne sais quelle vision, grande ou fantastique, à laquelle les uns donnent le nom de raison, d'autres de vertu, d'autres de conscience, et qui n'est peut-être rien autre, qu'une manière de purification par les larmes, que ce combat de deux volontés opposées lui arrache, et que Dieu lui a réservé afin de le rendre digne de ce qui l'attend après son terrestre pèlerinage.

Paul Beer, en sortant à la fin de cette sorte d'extase, qui fait paraître les heures si courtes aux amans qui se regardent et se disent tant de choses sans prononcer un mot, Paul Beer,

dis-je, en jetant les yeux sur Gelsomina, fut frappé de l'extrême pâleur de son visage que pour la première fois il remarquait, quoiqu'elle datât de quelques jours. Après l'avoir ainsi observée deux ou trois minutes sans qu'elle s'en fût aperçue, il se leva sans bruit, et par un bref détour il parvint derrière elle, et se plaça de manière que de sa hauteur il pouvait, en s'inclinant un peu, voir parfaitement le visage de la jeune fille. Une larme, qui pendait à ses longs cils, roula bientôt de sa joue sur le fichu qui couvrait son sein agité.

— Eh bien, prononça Paul en posant ses deux mains sur les épaules de Gelsomina, l'on a du chagrin, l'on pleure ici, et personne n'en dit mot, je n'en sais rien, moi !

La fille de Mara, en jetant un faible cri, se leva vivement. Paul, en la voyant chanceler, entourra sa taille de son bras, et ajouta avec lenteur et d'un ton de tendre reproche :

— Ah Gelsomina, j'avais cru que vous m'aimiez !

Le jeune homme avait donné à ce peu de mots un tel accent, que Gelsomina en frémit jusque dans la moelle de ses os, tandis qu'elle lui jeta un regard rapide, égaré, délirant. Mais Paul ne le vit pas, car la blonde tête d'Ariel venait de

se placer entr'eux avec une naïve coquetterie, pendant qu'elle disait de sa voix mélodieuse :

— Il paraît que l'on se querelle ici!...

Puis elle ajoutait avec une timidité d'enfant :

— Ah! Mina, pourquoi me regardez vous de la sorte? êtes vous courroucée contre moi?

Et sur cela, elle passa doucement ses deux bras autour du cou de Gelsomina. Celle-ci fit un geste comme pour la repousser; mais revenant aussitôt sur ce mouvement instinctif de la plus tyrannique des passions, elle la serra avec force sur son cœur brisé, et répondit d'un air calme, quoique sa voix fût légèrement voilée.

— Vous êtes dans une singulière méprise, mes amis! je vous assure que je n'ai rien, rien absolument. Si je suis triste quelquefois, c'est que je pense à ma mère, qui est seule, et qui sans doute, de son côté aussi, songe à moi bien souvent!

Et là dessus, comme Gelsomina sentit de nouveau les larmes la gagner, par une brusque transition, s'arracha à l'étreinte d'Ariel, tourna les épaules, et d'un pas rapide s'éloigna.

Demeurés seuls, Paul et Ariel se regardèrent, se rapprochèrent... et le reste de l'univers n'exista plus pour eux!

Quinze jours encore se sont écoulés. C'était une

de ces magnifiques soirées d'août, où les étoiles tremblent et scintillent dans l'éther azuré, comme si elles avaient le sentiment de la vie et du bonheur, où le parfum des fleurs éivre si doucement, où la nature entière semble murmurer l'accent mystérieux, qui trouble le cœur de la vierge, et la fait rêver et pleurer, et qui rend à l'ame passionnée déjà atteinte par le dégoût, quelque chose qui ressemble à ce que jadis la faisait tressaillir d'espérance. La comtesse, appuyée au bras de Paul, se promenait dans le jardin; le jeune homme lui proposa de s'asseoir sur un des bancs de mousse qui étaient placés de distance en distance entre les longs rameaux ondoyants des saules. Elle y consentit.

Depuis dix minutes ils gardaient tous deux le silence, mais le bras de la jeune femme tremblait, serré contre le sein palpitant de son ami.

— Ariel, murmura Paul, en l'attirant plus près de lui, ma bien-aimée, répètes, ô répètes ce que tu m'as dit tout-à-l'heure! Tu trembles, cher bon ange? tu trembles, ici, près de moi? De quoi trembles-tu? Est-ce mon amour qui t'effraye?

Et en prononçant ces derniers mots, Paul se laissa glisser à genoux devant la comtesse, et en lui prenant les deux mains, il y colla ses

lèvres. La jeune femme se pencha vers lui sans répondre, et leurs blondes chevelures se confondirent... Mais tout-à-coup Ariel se redressa avec vivacité, et mettant ses deux mains sur ses yeux :

— O ! s'écria-t-elle, il me semble qu'oser être heureuse après tout ce qui est arrivé, c'est presque un crime ! j'aperçois encore fraîches, sur mes vêtements, les taches de sang du martyr que nous avons vu expirer sous nos yeux ; mon enfant est encore chaud dans sa tombe, et pourtant mon cœur ose... O Paul, Paul, cela est affreux !

Et ici elle se renversa à demi sur le banc dans une sorte d'égarément.

— Chère, chère sainte, écoute-moi, fit Paul, toujours à genoux ; si Dieu t'a frappée une fois si rudement que tu as manqué en mourir, crois-tu donc que du moment qu'il t'a laissée encore dans ce monde tout rayonnant, il ait voulu que tes larmes fussent éternelles ? Tranquillise, ma bien-aimée, tranquillise donc ton âme trop facile à s'alarmer, et pense que du moment que Dieu t'a mis au cœur cet amour qui élève tout mon être à la félicité suprême, c'est qu'il veut que tu sois, toi aussi, consolée par moi... c'est qu'il se plaît à ce que ses créatures qui

ont pour un tems sémé dans les larmes recueillent dans la joie ! O reste ! reste, toi, mon bien, reste ici, sur mon cœur ! reste-y, mon épouse, ma compagne, ma femme !...

— Oui ! murmura Ariel en se laissant entourer des bras de Paul...

Et leurs lèvres s'unirent...

Le surlendemain de cette soirée, il était neuf heures du matin, et Paul Beer était assis à la table du déjeuner, attendant Gelsomina pour ce premier repas qu'ils prenaient toujours ensemble, pendant qu'Ariel dormait encore, lorsque la femme de charge, Marguerite, entra seule dans la chambre avec le plateau qu'elle posa en silence devant lui ; après quoi, au lieu de se retirer, elle demeura, les yeux baissés, l'air triste et abattu.

— Et l'autre tasse où est-elle ? lui dit Paul, qui venait de remarquer qu'il n'y en avait qu'une sur le plateau.

— Hélas ! notre maître, fit Marguerite, celle-ci suffira désormais !

Le jeune homme, surpris, leva les yeux sur elle, et s'apercevant qu'elle avait les siens pleins de larmes :

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il en pâlisant, car, sans savoir pourquoi, il sentit son cœur défaillir.

Marguerite tira alors de la poche de son tablier une lettre, et la lui présentant :

— Voilà, dit-elle, ce qu'en partant, elle m'a chargé de vous remettre.

— Mais qui, qui est parti? interrompit Paul avec une sorte d'empoiement; expliquez-vous donc une fois!

Marguerite prononça, non sans hésitation, le nom de Gelsomina.

— C'est impossible! fit Paul en se levant brusquement.

— Pourtant rien n'est plus vrai, répliqua la bonne fille, en donnant un libre cours à ses larmes; et elle poursuivit: Avant-hier soir, pendant que j'étais occupée à préparer le souper, elle vint, comme d'habitude, m'y aider, mais avec une mine si pâle et si défaite, que je ne pus m'abstenir de lui en marquer de l'inquiétude. — Ce n'est rien, me répondit-elle avec un sourire navrant; l'air du jardin m'a fait mal; du reste, a-t-elle ajouté: Je sens le besoin de retourner au plus-tôt auprès de ma mère, — et là dessus, m'envoyant chercher Joseph le jardinier, elle le pria d'aller le lendemain à Bergame, lui retenir, pour ce matin, une place dans une voiture qui se serait rendue directement à Venise, en même tems qu'elle nous enjoignait le

silence plus absolu sur tout cela, — Car, nous dit-elle, il me serait extrêmement pénible d'aborder cette question avec mes amis, d'autant plus que rien ne pourrait d'ailleurs me faire revenir sur ce que j'ai résolu. — D'après cela donc, Joseph exécuta ponctuellement ses ordres, et ce matin, aux premières lueurs du jour, nous allâmes, lui et moi, accompagner cette chère bonne demoiselle, qui à cette heure doit être déjà bien loin d'ici!... et les pleurs de Marguerite recommencèrent à couler.

Cependant l'honnête fille aurait pu parler encore deux heures, que Paul n'aurait point songé à l'interrompre. Il n'entendait rien, ne comprenait rien, si non que Gelsomina n'était plus auprès de lui!

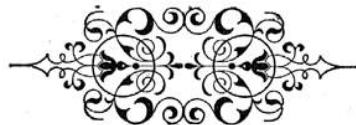
Le jeune homme s'était tellement habitué, en ces derniers tems, à considérer Gelsomina comme quelque chose d'immédiatement attaché à sa propre existence, qu'il lui sembla que celle-ci allait se briser tout-à-coup au choc d'une telle séparation. Gelsomina lui avait dit souvent d'un accent ferme et absolu, qu'elle ne se marierait jamais; et lui, il avait fini non seulement par ne plus combattre cette idée, mais par la trouver à peu près naturelle et raisonnable. Aussi, dès qu'il avait cru pouvoir compter sur le

bonheur que son union avec la comtesse lui promettait, d'accord avec cette dernière, il avait, à l'insu de Gelsomina, formé le projet d'aller trouver Mara à Venise, et en lui faisant part de son mariage, qui devait avoir lieu à l'expiration du deuil de la comtesse, l'engager à aller se fixer avec sa fille auprès de lui, en Allemagne, où bientôt il devait retourner, et où rien ne se serait opposé à ce que Mara et sa fille continuassent à vivre indépendantes du produit de leur commerce de librairie. Mais ce brusque départ de la jeune fille démolissait de fond en comble l'édifice de cette union tant rêvée ; car, si jusqu'alors Paul n'avait craint pour la réalisation de son projet que les objections de Mara, comment oser espérer, après la conduite inexplicable de Gelsomina, que cette dernière n'y mettrait pour sa part aucun obstacle ?

La lettre que Gelsomina, en partant, avait adressé à Paul, était d'ailleurs peu faite pour donner, sur ce point, du courage au jeune homme ; il ne s'y trouvait point d'explication, pas l'ombre d'une justification quelconque pour une démarche sans motif apparent ; puisque, pour ce qui était d'aller auprès de sa mère, déjà l'on s'était convenus avec Mara, que jusqu'à la fin de l'automne Gelsomina resterait avec ses amis.

Cependant Paul, ne pouvant accepter avec résignation l'idée d'une indifférence qui brisait son cœur et qui, d'ailleurs, était si peu d'accord avec la connaissance qu'il avait de celui de cette enfant qu'il nommait sa sœur, lui écrivit aussitôt une longue lettre où il versa toute l'amertume de son âme si douloureusement frappée.

Certes, ce ne fut pas là une lettre d'amour ! et pourtant en la lisant, Gelsomina tomba à genoux, et trouva que dans cette affection que son ami lui exprimait d'une manière à ne pouvoir admettre de doute, Dieu lui offrait une compensation assez forte au sacrifice de sa vie entière, auquel sa flamme triste et solitaire la vouait.





C'était le 12 juin de l'année 1804. Madame Beer, entourée de ses trois enfans, déjeunait avec son mari, lorsqu'un domestique lui annonça qu'une dame en grand deuil demandait à la voir. Ariel n'avait pas eu le tems de répondre au domestique, que déjà la porte de la chambre était poussée, et qu'une personne s'élançait!... Paul et sa femme jettent un cri; Gelsomina! Gelsomina! et les embrassements, les étreintes, les regards noyés de larmes, les mots sans suite et qui disent tant, montrent assez de quelle force est le lien d'amour qui unit ces trois êtres entr'eux.

Lorsque le premier tumulte de l'émotion fut un peu apaisé, Paul s'écria d'un air de tendre reproche en regardant Gelsomina:

— Et cependant, depuis plus de trois mois vous ne répondiez pas à nos lettres!

Celle-ci l'interrompt :

— Devais-je donc ne vous écrire que pour vous annoncer la mort de la meilleure des mères? Non, je ne m'en sentais pas la force! Ou il fallait laisser au tems le triste soin de calmer le premier transport de ma douleur avant de vous en faire part, ou bien faire en sorte que la joie de notre réunion en adoucît l'amertume. Ce fut ce dernier mars, que ma mère expira dans mes bras, après une maladie préparée de longue main, par les infortunes de sa jeunesse. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je quittais Venise, laissant à Samuel le soin de réaliser le peu de bien que depuis deux ans ma mère et moi avions hérité de notre oncle, et j'allais m'enfermer à la campagne, dans une retraite absolue. Là je vécus deux mois, entre le tombeau de ma mère... et... et... me voici!

A ces derniers mots Gelsomina baissa la tête, et parut un instant subjuguée par une forte émotion; mais relevant bientôt ses regards rayonnant de joie, et les promenant à l'entour :

— Que je fasse donc connaissance avec mes enfans, à présent, s'écria-t-elle, en considérant avec une tendre anxiété la petite famille de Paul,

qui s'était groupée à peu de distance, et la considérait de ses six yeux les plus beaux du monde.

— Voilà Manuel, sans doute; je le reconnais à sa taille qui annonce son droit d'ainesse, et encore plus à sa ressemblance vraiment extraordinaire avec son père. Karl te ressemble, Ariel, tandis que ta fille...

— Est votre vivant portrait, Gelsomina, interrompt Paul; et prenant sur ses genoux la charmante enfant, il ajouta: Aussi nous voilà tous, tant que nous sommes, les très humbles serviteurs de ce petit démon-là, qui, je vous en réponds, use de son droit de despote avec un aplomb admirable.

Que maintenant mon lecteur me permette quelques détails sur les six années qui se sont écoulées depuis l'interruption de mon récit, jusqu'à ce jour.

Avant de quitter l'Italie pour aller se marier en Allemagne, c'est-à-dire deux mois après que Gelsomina se fut éloignée de Cassano, Paul et Ariel avaient voulu aller passer quelques jours à Venise, afin de revoir la jeune fille, et de s'assurer par eux-mêmes que rien en elle n'était changé à leur égard. Cependant tout en ne pouvant admettre de doutes sur l'existence d'un

attachement, qui les dédommageait en partie de la peine que le départ précipité de cette amie incomparable leur avait causé, il durent se soumettre au chagrin de voir que leur projet de ne former désormais qu'une famille avec Mara et sa fille, grâce à cette dernière, ne serait point réalisé.

Paul et Ariel partirent donc seuls, néanmoins l'espoir qui leur avait un instant souri, il le gardèrent toujours comme un des plus précieux élémens de leur félicité, et Gelsomina, de son côté, le cultiva aussi dans son ame, comme un prisonnier condamné aux ténèbres tendrait ses bras enchainés à un rayon de soleil qui irait le visiter, ne fût que dans un songe!

En quittant Venise, Paul Beer s'était rendu directement à Heidelberg, où il venait d'être nommé à la chaire d'éloquence de cette Université. Là Ariel devint sa femme.

Cependant, si Gelsomina était parvenue à cacher à tous les yeux son triste amour, bien des jours de découragement et de larmes, bien des mois et des années dans la terreur de l'isolement et le secret desir de la mort, s'écoulèrent pour elle, avant que la flamme qui brûlait dans son sein, se fût purifiée de tout alliage terrestre!

Gelsomina fut la marraine du premier né de

Paul. Elle lui imposa le nom d'Emmanuel, qui veut dire *Dieu est avec nous*. Lorsque cet enfant eut deux ans, Gelsomina reçut son portrait, qu'elle attacha au-dessus de son lit, à côté d'une esquisse à l'aquarelle, faite par son ami, qui représentait la façade intérieure et une partie du jardin de la maisonnette qu'ils avaient occupé ensemble au Pont d'Adda. Le monde de Gelsomina se résumait là, dans les yeux bleus de cet enfant, qui ressemblait tant à son père, et dans le souvenir!

Il y avait à peu près deux ans qu'elle était parvenue à un état de calme qui versait sur sa monotone existence quelque douceur, lorsque en peu de jours Mara alla rejoindre le père de sa fille dans un monde meilleur.

Se voyant seule dans le monde, et presque sûre désormais d'elle même, voilà tout-à-coup le cœur de Gelsomina s'élancer, lui aussi, à une sphère rayonnante... Cependant elle tremble encore, la pauvre fille! elle tremble pour la fragilité de ses ailes!...

Avant de faire un pas décisif dans la voie de félicité qu'elle contemple, Gelsomina veut tenter sur elle même une dernière épreuve. Elle veut, par une sorte de récapitulation de tout ce qu'elle a senti, mettre, pour ainsi dire, son cœur d'au-

jourd'hui en présence de celui d'autrefois, et avec tout le sang froid d'une conscience qui ne prétend point s'en imposer à elle-même, prononcer sur le destin de sa vie.

Ayant quitté Venise après avoir confié le soin de ses affaires à Samuel, qui était devenu un ami véritable pour elle, Gelsomina se rendit directement à Cassano. Là, elle trouva la maisonnette tant aimée, occupée par des étrangers; cette circonstance l'attrista, car elle avait compté y demeurer tout le tems qu'elle voulait donner à sa retraite; cependant Marguerite, qui s'était mariée à un riche cultivateur, la pressa d'accepter deux chambres dans sa ferme, et Gelsomina y consentit.

Ce fut ainsi qu'elle passa deux mois dans le recueillement le plus profond, après quoi elle put, une main sur son cœur, se dire: je ne m'étais pas trompée; il sera digne de sa récompense. Et dès lors elle fit les apprêts du voyage, et fixa le jour où elle voulait arriver à Heidelberg. Une circonstance de son amour lui rendait cher le 12 juin; elle le choisit pour celui qui devait lui ouvrir les portes de toutes ses joies sur la terre!

Trois jours avant ce départ, Samuel arriva à Cassano pour lui apporter dans un portefeuille

sa petite fortune, qu'elle l'avait chargé de réaliser, et qui se résumait à une quarantaine de mille francs.

Au moment où Samuel vit Gelsomina monter dans la voiture qui allait l'emmenner loin de lui et pour toujours, il lui sembla qu'un crêpe funèbre venait de s'étendre à ses yeux, sur la nature entière. Alors il se saisit d'une de ses mains, et la serra en silence sur sa poitrine avec un élan de désespoir. Gelsomina le comprit.

— Courage, lui dit-elle en pressant fortement cette main qui ne pouvait lâcher la sienne, courage, ami! tout dans ce monde périssable passe et s'évanouit comme un songe! Et en élevant vers le ciel ses yeux pleins d'un saint enthousiasme: mais heureux est celui qui n'a point vu son amour se flétrir par la satiété; ou le mépris s'asseoir sur les débris de ce temple, où jadis avec un orgueil si doux il avait placé son idole! Heureux le cœur qui a pu nourrir un amour qui a survécu à l'espérance! Il ira à l'éternité sans être passé par le domaine de la mort, et le sentiment qui l'a fait vivre, se répandra en parfum dans le ciel, pour se fondre dans la couronne rayonnante du Très-Haut!

Cependant, en se rendant auprès de ses amis Gelsomina n'a encore aucun plan d'arrêté. Vi-

vre sous le même ciel que Paul, respirer le même air que lui, l'aider, aider sa femme à élever ses enfans, ô ce serait là son bonheur suprême! Mais avant tout, quoique Ariel n'ait jamais cessé dans toutes ses lettres de lui parler de sa joie si jamais un jour dût s'effectuer cette réunion, elle sent qu'elle doit juger par elle-même jusqu'à quel point la réalisation de ce projet serait goûtée par toute la famille en général, et surtout par Ariel en particulier.

Mais dès la première heure de son arrivée à Heidelberg, plus de doutes, plus d'incertitudes! Père, mère, enfans, n'ont qu'un cœur pour voler au-devant du sien! Il n'y a pas, jusqu'aux serviteurs, dans la famille de son ami, qui ne regarde sa venue comme la source d'une nouvelle et intarissable prospérité, et le présage d'un surcroît de faveur providentielle. Toutefois Gelsomina ne voulut jamais céder aux instances de ses amis sur un point, et ce fut d'habiter définitivement chez eux.

Le toit conjugal est un sanctuaire où rien de ce qui est en dehors de lui, ne doit s'y glisser. L'homme et la femme qui s'aiment, ne forment qu'un tout parfait et entier, contenant en soi-même toute l'essence qui constitue son être; tandis que le sentiment de l'amitié, quoique

grand et beau, n'est à l'homme, pour ainsi dire, qu'une superfluité; sainte et admirable sans doute, mais non indispensable là où règne l'amour, et qui, selon les lois de la nature, aide à son bonheur, mais n'y suffit pas.

Après bien des contestations de part et d'autre, bon gré malgré il fallut transiger; Paul se chargea de trouver un petit appartement convenable, et Gelsomina consentit à ne se mêler de rien, à ne rien savoir qu'après coup.

Il y avait un mois que Gelsomina était à Heidelberg, lorsqu'un matin, se trouvant dans la salle du piano, occupée avec Ariel à déchiffrer de la musique, le petit Manuel entra, portant un coussin de velours bleu, sur lequel était posé un trousseau de clefs; et s'avançant d'un air grave jusqu'à Gelsomina, il mit un genou en terre devant elle en lui disant:

— Notre reine, voilà les clefs du domaine qui n'attend plus que la présence de sa haute et puissante dame pour hisser son pavillon, avec cette devise; heureux qui lui appartient!

Gelsomina souleva dans ses bras l'enfant, le couvrit de baisers; puis se retournant vers Ariel, elle lui dit d'une voix suffoquée par les larmes:

— Je voudrais que ce fût vous, et vous seule qui me missiez en possession de ce domaine,

dont Manuel vient de me transmettre la suzeraineté !

— De tout mon cœur je souscris aux ordres de votre Grâce, lui répondit madame Beer en souriant; et se retournant vers son fils : Manuel, reste ici bien tranquille de manière que mon seigneur et maître, qui certes n'est pas loin, n'aille nullement se douter du tour que nous allons lui jouer; ah! lorsque je pense au vœu qu'il va faire au moment où il s'apercevra de cet empiétement de ma part sur ses droits! Tenez, Gelsomina, nous allons passer par cette porte, et je vous promets que nous ne nous fatiguerons pas trop, en route.

Et cela disant, Ariel prit le bras de son amie, et sans lui laisser le tems de mettre un chapeau, l'emmena avec elle.

Comme Ariel l'avait dit, le chemin ne fut pas en effet très fatigant; une rue à traverser, et de la maison de Paul Beer l'on était dans celle destinée à Gelsomina.

En montant l'escalier la fille de Mara tremblait de tout son corps. Ariel la dévança, et alla ouvrir la porte. Le seuil en est franchi.

Une simplicité fraîche et élégante règne par tout. D'abord une petite galerie à vitrages, bordée de fleurs; une chambre à coucher, à demi

perdue en des flots de blanche mousseline doublée en bleu, une salle à vertes teintures, attirent tour-à-tour les regards de la charmante maîtresse du logis. Enfin Ariel va soulever une lourde portière, en disant :

— Voilà ce que je parie va être un petit coin de prédilection pour ma Gelsomina, malgré qu'il ne puisse pas plus contenir de personnes que notre famille en compte. Ici est le piano qui est le cadeau que je t'ai destiné, et que tu trouveras admirable justement à cause de cela; là, dans cette petite bibliothèque se trouvent les livres que Paul a choisi...

Pendant qu'Ariel parlait de la sorte, Gelsomina, qui venait de s'avancer dans le cabinet, l'interrompit par un faible cri, et en s'appuyant en même tems à l'angle de la porte, elle demeura là comme brisée par la puissance d'une extraordinaire émotion.

— N'est-ce pas, prononça alors Ariel en lui prenant doucement la main et en la portant à ses lèvres avec une expression de tendresse ineffable, n'est-ce pas que ce portrait te fait grand plaisir? Paul, par une fausse modestie, n'osait pas te l'offrir; mais j'ai prétendu, moi, qu'il te revenait de droit, puisque il avait été destiné jadis à sa sœur Cécile.

Gelsomina ne disait mot ; les regards attachés sur cette peinture de grandeur naturelle , qui représentait Paul Beer à dix-huit ans, elle semblait l'aspirer par tous les pores. C'était bien là ce beau et large front , entouré de longs cheveux à reflet doré , et ce regard de flamme se mariant à un sourire doux et fin , et cette expression de visage à la fois fière et tendre de cet être , duquel avait dépendu le destin de sa vie !

Gelsomina sortit en tressaillant de cette sorte d'extase qui l'avait d'abord maîtrisée , et par un mouvement vif et prompt , elle entraîna Ariel qui pressait toujours sa main , devant le tableau ; là tombant à genoux :

— Ariel, créature généreuse, s'écria-t-elle, non, non, personne autre que toi n'était digne d'occuper ce grand cœur!... Mais, écoute, toi, la sœur des anges, ne te serais-tu pas abusée sur l'affection que tu me portes?... car, vois-tu, je l'ai aim...

— Silence, interrompit la femme de Paul, en lui posant avec vivacité la main sur la bouche, il y a des mots qu'aucun écho de la terre ne doit pouvoir répéter...

Et ici, se laissant aussi glisser à genoux à côté de Gelsomina, et entourant de ces bras

cette pauvre tête, qui ne devait jamais avoir le cœur d'un époux, pour oreiller, elle prononça à demi-voix, en y imprimant un baiser :

— S'il est vrai que la bénédiction des petits soit confirmée, elle aussi, dans les cieux, reçois la mienne, ame digne et forte ! Aide-moi à travailler à son bonheur, et ouvre-moi la source de toutes joies, en me disant que ses enfans auront deux mères!...

— Oui, deux mères, ma sœur ! prononça Gelsomina en élevant d'un air solennel ses regards vers le ciel, tandis qu'elle pressait sur sa poitrine la main de la femme de son ami.

.
Douce intimité de cœurs qui se comprennent, amour, tendresse, sérénité des belles ames, charmes d'une conscience pure, que ne puis-je vous retracer ici d'une manière digne de ceux qui ont mérité de vous posséder ! Ariel, Gelsomina, femmes si belles, qui ne vécûtes que pour aimer, et dont l'amour fut une des plus nobles sources de vos vertus, soit que le devoir vous commandât de l'avouer avec un tendre orgueil, à la face de l'univers, soit qu'il vous imposât de le garder soigneusement scellé dans les profondeurs de votre cœur, de même que l'on scelle les essences les plus exquises, ô inspirez-moi

à une seule de vos journées bienheureuses, qui comme des perles précieuses d'un même collier vinrent se ranger l'une après l'autre sur vos fronts rayonnants, pour compléter les neuf années qui se sont écoulées depuis l'heure où vous vous réunîtes, pour ne vivre que dans ce sentiment que les anges auraient pu vous envier!

Et vous, Paul, vous qui en avançant dans le triste chemin de la vie conservâtes malgré la dure épreuve de l'expérience le même cœur des premiers tems de votre belle jeunesse, la même ardeur de charité, la même foi, la même énergie, le même hardi dévouement à la cause que vous embrassâtes, alors que le monde se déployait à vos regards à travers le prisme de votre âme enflammée d'avenir, apprenez-moi comment l'on résiste de la sorte aux terribles blessures que ce même monde fait à ceux-là qui demeurent fermes dans la justice, et marchent droits dans la loyauté!!

La paix de l'âme, la joie des saintes affections donnent une longue jeunesse. Ariel, mère de quatre enfans dont l'ainé vient d'atteindre seize ans, possède encore ce teint uni et éclatant, cette taille fine et élégante, ce regard tendre et doux, qui à vingt ans appelaient autour d'elle comme une sorte de céleste parfum.

Gelsomina plus jeune que madame Beer de six ans, en perdant la fleur de la première jeunesse, a acquis dans toute sa personne quelque chose d'indéfinissable, qui tient le milieu entre la fierté d'une sybille, et le fantastique d'une surnaturelle apparition.

Paul Beer était l'idôle de la jeunesse de Heidelberg, qui accourait à ses leçons pour s'inspirer toujours plus au saint amour de la patrie, qui débordait de son cœur à ses lèvres, tel que le Grand Fleuve qui de son lit, à l'heure désigné par la nature, s'élançant libre et impétueux au-dessus de tout entrave, selon l'ordre sacré parti d'en haut, se répand à l'entour dans les terres avides de sa vertu fécondatrice, et y fait germer les dons qu'elles s'étaient promis.

Aux premiers tems de son séjour à Heidelberg, la belle Juive avait fait palpiter plus d'un cœur parmi ceux de cette jeunesse enthousiaste qui l'entourait. Mais, petit à petit, une sorte de respect religieux avait remplacé tout autre sentiment, et en l'adorant, on cessa d'oser l'aimer.

Avec les étrangers, Gelsomina était presque toujours sérieuse; ce n'était que dans l'intimité domestique, avec les enfans surtout qu'elle se montrait vive et gaie, et presque enfant elle-même. Cependant Manuel, son filieul, était sans

contredit celui qu'elle prédisait entre ses frères. Quant à lui, il vouait à sa tante, c'était ainsi que Gelsomina venait désignée par les enfans, une sorte de culte. Quelquefois sa mère lui disait en riant, tandis qu'elle passait sa blanche main dans les longues boucles de ses cheveux, que Gelsomina peignait et frisait avec tant de soin :

— Ah petit vaurien, maintenant tu viens à moi parce que ta tante est loin ! ma si elle était ici, je voudrais bien voir pour qui seraient les baisers, les caresses !

Manuel répondait sur le même ton en badinant et en folâtrant, mais si l'heure de se rendre chez Gelsomina venait à sonner, ou qu'elle-même tardât à arriver, il ne pouvait plus tenir en place, et un instant après l'on était sûr de le trouver à ses côtés, la regardant avec ces yeux qui ressemblaient tant à ceux de son père, et qui parfois faisaient tressaillir et pâlir celle sur qui ils s'arrêtaient avec cette expression, qu'ils n'avaient pour nulle autre, que pour Gelsomina !



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.



Quel est donc ce cri de guerre, qui tout-à-coup retentit d'un bout à l'autre de l'Allemagne, et appelle ses enfans au combat ? Tous les cœurs bondissent dans les généreuses poitrines allemandes, les bras même les plus faibles s'essayent à manier un glaive ; chaque front se redresse fièrement en signe de défi, et chaque voix de la Baltique au Danube répète avec Kœrner : « Aux armes, aux armes ! le phénix de la Russie s'est élancé jeune, immortel, et déployant ses ailes qu'a ranimé la flamme du bûcher ; — c'est notre guide et notre augure ! Aux armes ! aux armes, compagnons ! » Et les échos des plaines et des montagnes, redisent d'une voix tonnante : Aux armes ! Aux armes !

Les Universités deviennent désertes, les soldats vétérans se mêlent à des bandes de théologiens et de philosophes à peine sortis de l'adolescence. Tous se donnent la main, princes et sujets! L'étendard de l'indépendance est déployé!

Adieu mères, sœurs, épouses; adieu vous, jeunes fiancées! point de larmes pour celui qui ne reviendra *qu'avec le bouclier, ou sur le bouclier!*

Et Paul Beer s'est aussi arraché des bras de sa femme et de ses enfans, et Manuel a pu se dire avec fierté: Et moi aussi je serai homme! Le père et le fils ont répondu à l'appel de la patrie!

Mais comment s'est-il fait que la fille de Mara ne se soit point trouvée là, au moment d'une telle séparation?

C'est que depuis huit jours elle a quitté ses amis pour se rendre, a-t-elle dit, à Venise, où une affaire pressante l'appelait.

En embrassant Gelsomina au moment du départ, Ariel a senti son cœur se serrer:

— O mon amie, ma sœur, s'est-elle écrié tout en larmes, il me semble que notre séparation doit être plus longue que tu ne le dis!

A ces mots Gelsomina a arrêté sur la femme

de son ami un regard où toute son ame se refléchissait dans sa mélancolique et sereine grandeur, et en l'étreignant dans ses bras:

— Chère, chère sœur! s'est-elle écrié, c'est à toi que je dois neuf ans d'un bonheur si parfait, que bien peu de créatures arrivées au terme de leur terrestre existence pourraient dire d'en avoir goûté de semblables. Ainsi donc, si le moment de l'épreuve était venu, il ne faut point en murmurer!

— Comment, interrompit Ariel avec épouvante, est-ce que tu compterais ne plus revenir?

— La mort seule pourrait nous séparer, répondit la fille d'Israël en s'arrachant de ses bras, et en se précipitant dans la voiture, qui partit comme un trait!

L'hiver touche à sa fin; la campagne du 1815 est ouverte.

Il est midi; depuis cinq heures du matin la mêlée continue avec fureur; et de part et d'autre le canon ne cesse de vomir la mort dans les rangs ennemis. Mais voilà qu'un ordre émané des chefs donne le signal d'un autre genre de carnage; les baïonnettes et les épées flamboyent comme des éclairs sur toutes les têtes, et menacent tant de fortes poitrines; et celui

qui combat pour la patrie, et celui qui agit comme instrument de l'ambition est également atteint du coup fatal qui prépare aux vers de la tombe le principe de leur existence. Cependant un relâche est accordé des deux côtés aux combattans; les blessés sont transportés hors du camp.

Mais pourquoi tant de désespoir sous cette tente, où sur un lit, dressé à la hâte, git un jeune soldat? Un adolescent déchire ses vêtements, et en se jetant sur ce lit ensanglanté, fait retentir l'air de ses cris, et menace par ses mouvements, de se tuer chaque fois que l'on essaye de l'arracher de ce lieu. Un homme encore jeune et beau, malgré la pâleur mortelle répandue sur son visage, tient ses yeux fixés sur la personne gisante, et toute sa vie semble concentrée dans ce regard qui a l'immobilité de la mort et toute l'intensité de la flamme qu'on dirait propre à allumer l'étincelle de la vie.

Le poète Kœrner va du blessé à l'enfant, et de l'enfant à l'homme pâle, et tout ce qu'il dit et fait, serait propre à amener un peu de calme et de consolation en ce lieu, si le calme et la consolation étaient possibles en pareille circonstance.

Enfin une voix faible et douce sort de ce lit, que tant de désespoir entoure:

— Manuel, mon enfant chéri, calme-toi, je t'en conjure, peut-être que le chirurgien s'est trompé, et je vivrai encore... oui, je vivrai encore pour vous, n'est-ce pas, mes amis?

Et cela disant, Gelsomina (car c'était bien elle) mit sa main sur celle de Paul Beer, qui, à cet attouchement, tressaillit, en sortant de son effrayante immobilité. Alors, sans prononcer un mot, il se laissa tomber à genoux, et sa forte nature cédant enfin à l'humaine faiblesse, il fondit en larmes.

Gelsomina, qui s'était soulevée sur son séant, fit signe à Kœrner de s'approcher, et lui dit à voix basse:

— Je vais faire en sorte que Manuel s'éloigne; je vous en prie, attachez-vous à ses pas, et ne permettez point qu'il revienne, car je sens *l'heure* approche.

Déjà aux premiers mots de Gelsomina, les transports de Manuel avaient cessé comme par une force surnaturelle, et pâle, chancelant, il était allé se placer sur un bas escabeau, au pied du lit. Gelsomina l'appela. Il se précipita vers elle.

— Donne-moi un baiser, mon enfant, ensuite va prendre un peu d'air avec Kœrner;

ton père restera ici, tandis que je vais tâcher de reposer quelques instant.

Et après l'avoir tenu un moment étroitement serré dans ses bras, Gelsomina le poussa dans ceux de Kœrner, qui l'emporta hors de la tente à demi évanoui.

Restée seule avec Paul, Gelsomina demeura quelques secondes la tête baissée et en silence; enfin son front se releva, et jetant un long regard sur son ami, qui était toujours à genoux, le visage appuyé contre les couvertures du lit, elle prononça d'une voix douce:

— Maintenant nous sommes seuls! dites, ne voulez-vous point me regarder? ne voulez-vous pas me diriger un mot? Ne dois-je pas compter sur vous pour apprendre comment l'on doit mourir?

Paul se leva debout, et la fixant avec une expression farouche:

— Oui, dit-il, je vous l'apprendrai, car, si je ne puis compter sur la foudre du ciel pour m'écraser sous vos yeux, il y a d'autres moyens pour forcer la mort à nous répondre, puisque, cruelle, vous n'avez pas songé en allant au devant d'elle, à ce que je serais devenu!

— Le coup qui m'a atteinte, prononça Gelsomina en le regardant d'un air de tendre reproche, était destiné à votre fils, Paul. Il vivra, lui, pour

ses parens et sa patrie; tandis que moi, faible femme, j'aurai accompli, en ce dernier acte, la mission qui m'avait été assignée sur la terre. Ecoutez, Paul; le moment de la séparation approche... et en face de cette heure suprême à laquelle aucune espérance humaine ne peut être attachée, le cœur déborde malgré lui, et la bouche qui fut muette tant d'années, se voit contrainte enfin d'emprunter ses derniers accents pour dire le secret de sa vie. Approchez-vous davantage... Paul... mettez-vous là, sur mon lit... plus près encore... Bien. Si vous saviez comme je suis heureuse, ami, de finir ainsi!

— Heureuse? heureuse? s'écria Paul avec un impétueux égarement; qui ose ici parler de bonheur?

— Moi, Paul, moi, qui meurs dans mon premier, dans mon dernier, dans mon unique amour sur la terre! Moi qui t'aimai du premier jour où je te vis, moi, qui te vouai la pureté de mon ame et la verginité de mon corps; moi, enfin, qui t'ai conservé ton fils, ton premier né, l'enfant de la femme qui me couta d'abord tant de larmes de jalousie, et qui ensuite, connaissant entièrement mon cœur, me permit de participer à ses joies, en vivant auprès de toi, Paul... de toi pour qui j'étais une sœur, sans que tu fusses un frère pour moi!...

Pendant que Gelsomina parlait ainsi d'une voix faible et frémissante, Paul tremblait de tout son corps. Après un instant Gelsomina ouvrit un peu sa chemise sur la poitrine, là où était la blessure qui la tuait, et en lui montrant une paire de gants blancs ensanglantés qui s'y trouvait :

— Te rappelles-tu ce jour où tu me les donnas en disant : Garde-les toujours ; ils te porteront bonheur ! Je te répondis que je les aurais gardés jusqu'à la mort ! Maintenant reprends-les et conserve-les en souvenir des jours qui ne reviendront plus !

— Ecoute, interrompit Paul d'un accent bref, en s'emparant des deux mains de Gelsomina, écoute : à présent je te dis que si tu vis je vivrai, si tu meurs je mourrai, et peut-être nous serons ensevelis dans le même tombeau.

— Ta patrie est-elle donc si parfaitement libre, qu'un enfant de la noble Allemagne puisse mourir volontairement aujourd'hui ? prononça Gelsomina en réunissant dans sa voix, dans ses regards, dans la rougeur qui traversa comme un éclair son front, les dernières étincelles de la vie. Paul ! Paul ! si tu vis, je ne meurs pas toute entière ; seulement quand tu ne seras plus, l'on chercherait envain la trace de mon passage sur la terre !

Ici Gelsomina pâlit visiblement. Paul s'en aperçut.

— Pas encore ! pas encore, Gelsomina ! s'écria-t-il avec égarement ; et en la saisissant dans ses bras, il colla ses lèvres sur les lèvres déjà violettes de celle qui allait mourir !

La fille d'Israël sourit d'un sourire ineffable sur la bouche de son bien-aimé, et tandis qu'elle murmurait encore une fois le nom de Paul, sa belle âme volait à ce séjour où l'on peut aimer sans crainte, sans douleur, et pour toujours ! pour toujours !

Lorsque Kørner entra une demi-heure après dans la tente, il ne sut d'abord distinguer laquelle des deux personnes renversées sur le lit, était encore en vie. Le visage de Gelsomina exprimait un ravissement céleste, tandis que Paul portait sur ses traits décomposés l'empreinte de tout ce que le désespoir peut laisser de traces sur une belle et noble figure. Son visage était ensanglanté, et étroitement serrés dans ses mains étaient les gants que Gelsomina avait porté dix-huit ans sur son cœur de femme.

Ce fut encore le poète Kørner qui le matin suivant conduisit la pompe funèbre décrétée à celle, qui, depuis un mois, inconnue à tous, combattait dans les rangs des patriotes de l'Allemagne.

Si aucun prêtre ne suivit les restes de la pauvre fille d'Israël, tous les corps militaires, drapeau baissé, au son d'une lugubre musique, l'accompagnèrent jusqu'au lieu de son éternel repos.

Au moment où une salve d'artillerie donnait le signal que la bière descendait en terre, un tout jeune homme, les longs cheveux en désordre, fendit les rangs des soldats, et avec un cri perçant alla se précipiter dans la fosse. On l'en tira évanoui, et heureusement sans plus de mal, que quelques meurtrissures et une légère blessure à la tête.

Le corps de Gelsomina repose dans un endroit solitaire et caché, au bord du Rhin. Quelquefois à la première heure du soir, quand les cœurs qui se souviennent, pleurent dans l'isolement, et ceux qui ont encore l'espérance, palpitent dans le recueillement d'une attente vague et pleine de félicité, l'on dirait que du fond de cette terre qui couvre ses restes, sort une voix douce et mélancolique murmurant: *Lorsqu'un matin tu me chercheras, tu ne me trouveras plus!*

FIN.

